

# HISTOIRES AFRICAINES

## ou les pérégrinations d'un petit blanc en Guinée

par François Kokelaere

### Préambule

*Ceci n'est que le songe d'une nuit d'été comme dirait le grand William et bien sûr, tout n'y est que mensonges et billevesées. Les rêves déforment tout. Oui, j'ai dû rêver cette période de ma vie située entre Septembre 87 et Mars 95. Bien sûr, les principaux intéressés vous diront que tout y est faux et ils ont raison, chacun accommode la vérité à sa manière et d'ailleurs, il n'y a jamais une vérité mais des vérités. Celle-là est la mienne enfin la perception qu'il me reste de cette aventure incroyable que nous avons vécu ensemble jusqu'en 95. Il faut bien qu'à un moment donné les choses tournent au vinaigre sinon où serait le sel de la vie. Si mes deux copains Télivel et Abou, mes frères devrais-je dire, vous disent qu'il n'y a pas un mot de faux dans ce récit, surtout ne les croyez pas, ils ont oublié ou alors, eux aussi, ont dû rêver...*

### **Premier épisode : j'ai fait un rêve !**

J'ai fait un rêve..., Si, Si, je vous assure, c'est comme ça que mon histoire en Guinée a commencé. Pas comme le grand Martin bien sûr, lui c'est une vision qu'il a eue, moi, c'est un rêve, seulement un rêve, un rêve tout bête...

J'étais dans ma caravane au fin fond du Berry en pleine cambrousse. Et oui, la caravane, c'est le petit côté nomade que tout artiste a au fond du coeur, on se dit qu'un jour, s'il le faut, on peut partir, comme s'il était possible de fuir sa destinée, perdu au milieu des champs sur le versant d'un petit coteau (tiens, "koto" ça veut dire "grand frère" en poular !), plein Ouest avec vue sur le soleil couchant, à l'ombre d'un chêne magnifique sous lequel je faisais moins le malin les jours d'orage. Ça a quand même une autre gueule que "vue sur le périphérique". Une nuit, j'ai rêvé que je devais partir en Afrique dans une ville dont le nom porterait deux "k" comme dans le mien "Kokelaere", en flamand des Flandres, du côté de la Belgique, là où aujourd'hui on aime presque autant le djembé que les frites. Un rêve si présent où l'on se demande si l'on est dans la réalité ou dans l'au-delà. Et puis on se réveille et le souvenir est tenace alors on se rendort et l'on retourne dans le même rêve. De ceux-là, on se souvient. On se prend alors à penser à une prémonition. "Et si ça n'arrivait pas qu'aux autres", ces choses-là? Ni une, ni deux, je me procure dès mon réveil un atlas, je regarde le répertoire, un "k", deux "k", "Kankan" ? C'est où, ça ? J'ouvre la page ... en Afrique ! Tiens, en ... Guinée ! Tiens donc !

Kankan, ça sonne bien, pourtant je n'y ai jamais mis les pieds. Il faudra qu'un jour j'aille y faire un pèlerinage, même pas à pied, ou à la nage, ou à genoux non, en marchant sur les mains, tellement ce rêve a bouleversé ma vie. Ah les rêves, le bon docteur Jung avait raison !

La Guinée... déjà le nom fait rêver. Guinée. L'Afrique noire comme ils disent ... comme s'il y avait une Afrique blanche ? L'Afrique, c'est l'Afrique, le reste, on s'en fout !

Un jour à Conakry, je suis tombé sur un vieux document de l'époque colonial où Conakry était écrit avec deux "K". "Konakry" mais ça, l'atlas ne pouvait pas le savoir. Seuls ceux qui dirigent la section rêve au fin fond de l'univers le savaient. Si je les tenais, ceux-là...

La Guinée, j'avais entendu parler de ces ballets légendaires sans les avoir jamais vu, du batteur mythique Fodé Youla, qu'on ne connaissait pas encore sous le surnom de "Fodé Marseille", de son groupe "Africa Djolé" et des premiers enregistrements effectués en Allemagne qui constituaient déjà notre bible. "Kakilambé" notre "pater noster", "Djolé" notre "ave maria", "yankadi" notre "dies irae". On était bien loin d'imaginer que les Africains, noirs, pourraient être pieux musulmans !

Fodé Youla, l'homme de "Locomotive d'Or" de Claude Nougaro. Mais à part ça la Guinée? C'était un mystère ? Sékou Touré, un monstre sanguinaire, une caricature de dictateur

comme savent nous les faire gober nos livres d'histoire. Où l'on est gentil ou méchant. Pas d'alternative. Le carcan judéo-chrétien. Tout blanc ou tout noir. Pas de place pour les métis, on ne mélange pas les genres au pays du crucifié. Celui qui a osé dire "non" au grand Charles ne pouvait être qu'un fou, une bête avide de sang frais. "Non" à l'immense France salvatrice, le puits de la civilisation, le centre du monde et de sa capitale lumière. Il ne fallait pas dire qu'il nous avait tout simplement botté le cul et que nous pouvions dire adieu à la bauxite, à l'or, au diamant et à d'autres denrées précieuses du même acabit. Ce n'est pas tout à fait vrai d'ailleurs car nos chères multinationales n'ont jamais quitté la Guinée, la seule différence, c'est que dorénavant, elles devaient payer. Et ça, les capitalistes n'aiment pas. Payer aux anciens colonisés, pas bon. "Surtout pour alimenter leurs comptes en Suisse et laisser les pays dans la misère. Au moins, du temps de la colonisation, Conakry avait l'allure d'une petite ville des Antilles. Propre, bien rangée, organisée !" Tiens les Antilles. Une ancienne colonie devenue département. Pas fous ces Antillais. De vrais français, bon bien sûr, un peu noirs mais français quand même, avec un département, deux régions et même des indépendantistes fonctionnaires. Faut le faire, non ? Le beurre, l'argent du beurre et la crème en plus. Frantz Fanon doit bien rigoler dans sa tombe !

Moi, j'étais à des années lumières de toutes ces histoires. Sékou Touré, un mystère et le petit fascicule "Que sais-je" consacré à la Guinée que j'avais lu ne m'avait pas beaucoup éclairé. Un petit musicien bien ordinaire, pas commode, sûr de lui, ayant une opinion sur tout déjà, qui se débattait comme ses petits copains au milieu de la faune parisienne qui n'avait déjà pas la réputation d'être très sympa, avec l'arrogance insupportable du parigot et de l'aura qu'il exerçait sur le "vulgum pecum" provincial. Ah, ça avait de la gueule d'être musicien à Paris, capitale des cultures du monde. Encore tout frais émoulu d'un séjour au Brésil qui avait fait chanceler bien des certitudes. "Ras le bol de cette parisienneté superficielle et si je partais en Guinée! Si j'allais à Kankan, avec un nom pareil, il doit bien y avoir des joueurs de djembé."

Comment j'ai entendu parler de cette bourse que donnait le ministère de la culture aux artistes professionnels pour se perfectionner, avec cette manie de toujours regarder devant et de pas m'attarder sur le passé, j'ai oublié. Toujours est-il que j'appelle le ministère de la culture et expose mon cas : "je suis musicien professionnel et je voudrais aller étudier en Afrique". Long silence... "Mais bien sûr, nous avons effectivement des bourses prévues à cet effet, mais il faut que vous déposiez un projet solide avec votre C.V., des articles de presse, si vous en avez (crétin, j'en ai plein !) et si votre candidature est retenue, vous devrez passer une audition devant des spécialistes, mais je vous préviens, nous avons beaucoup de demandes et peu d'élus".

Ça ne m'effrayait pas. Si je m'étais taillé un chemin dans la jungle parisienne alors j'étais prêt à affronter la savane guinéenne, ses fièvres, ses grands fauves, ses kalachnikovs, ses marxistes et je pouvais quand même me farcir le gratin des "spécialistes" du genre au ministère de la culture de la France.

Ni une, ni deux ! Je prépare un projet, vide mes fonds de tiroir des articles de presse, mon C.V. qui déjà à l'époque faisait bien trois pages écrites en petit s'il vous plaît, je n'étais pas n'importe qui, moi, Monsieur, et j'envoie le tout rue St Dominique mais en vérité, sans grand espoir de retour. On les connaît ces administratifs. Est-ce qu'un joueur de tam-tam pouvait les intéresser ? Ils avaient dû regarder ma candidature en se fendant la gueule, les salops ... "De toutes façons le tam tam, ça ne s'étudie pas, y'a pas d'école pour ça. Les noirs, ils ont ça dans le sang, le rythme dans la peau, génétiquement pulsé dès la naissance, programmé pour danser alors, vous, un petit blanc, vous rigolez. On n'est pas là pour vous payer des vacances au soleil. Retournez taper dans vos caves et surtout ne nous cassez pas les oreilles." C'est sûr qu'ils avaient dit ça. Je les entends ces branleurs, ces politicards car pour travailler au ministère, il faut tremper dans la politique, n'est-ce pas?

Quelle ne fut pas ma surprise de recevoir une convocation dudit ministère. “Votre candidature a été retenue, vous êtes convoqué à une audition. Veuillez vous présenter avec votre instrument le ...”. Ah bon ! Ils ne sont peut-être pas tous pourris ses fonctionnaires. Bof, c’est pour respecter la procédure. Il leur faut un quota de sauvages pour justifier d’une certaine pluralité hypocrite. Ils croient peut-être que je vais me dégonfler. Ils ne me connaissent pas, ils vont voir ces enfoirés !

Le jour dit arrive et je me pointe avec mon sac kaki de l’armée allemande, celui qui est assez large pour tenir un djembé, cher aux percussionnistes (mon djembé à l’époque était un “iroko” large de Côte d’Ivoire, d’un teint un peu jaunâtre, très léger dont j’avais raccourci la cheminée que j’avais récupéré d’Adama Dramé je ne sais plus comment, qui m’a été volé depuis d’ailleurs. Celui qui me l’a volé m’a fait un beau cadeau car, à la suite de ce vol, j’ai découvert le “lingué”, le bois des djembé fola comme dit Mamady Keïta). Je me retrouve au milieu de musiciens classiques, tellement propres sur eux qu’ils flippaient à l’idée de se présenter devant un jury qui devait leur attribuer la bourse magique qui signifierait le début probable d’une possible carrière. Ils me regardaient d’un oeil surpris, presque craintifs, trop angoissés pour être arrogants, trop tendus pour être désagréables, avec cette peur dans les yeux de celui qui ne connaît pas l’extase de la scène et qui est resté scotché devant son pupitre trop longtemps à s’en abîmer la vue. Pauvre petit cousin classique, je te plains quand tu vas passer devant le gratin de la culture nationale. C’est sûr que je faisais un peu tâche dans le cadre de cette audition proprette, un peu celui qui s’est trompé d’adresse. Qu’est-ce que j’étais venu faire dans cette galère ? Et puis vint mon tour. “Monsieur ... ko ... ke ... la... aire”. “Kok’lare, madame comme ça se prononce”. J’entre dans l’arène devant un jury d’éminents spécialistes dont je n’avais jamais entendu parler. Qu’est-ce que ces asticots-là pouvaient-ils bien connaître au « jambé » ? Allez, je me lance ? Je prends mon djembé et j’y vais. D’abord doucement pour me chauffer les mains puis je monte en puissance. Des yeux se lèvent, des bouches s’ouvrent, estomaqués, c’est bon signe, j’en rajoute une couche, mes mains sont bien chaudes maintenant, je sens les claqués au bout des doigts avec un léger petit picotement, je cartonne, rien à perdre, les toniques sonnent, bien rondes, rien à faire de leur bourse, je suis venu là pour jouer, je vais leur casser les oreilles, ça tourne, elle sonne bien cette salle, je m’éclate, ah djembé, quand tu nous tiens, ils vont voir ce que c’est qu’un tam tam comme ils disent. Je joue, je délire, j’assume peut-être même que j’ai chanté dans un mauvais soussou appris à l’oreille. Les vieux devaient sursauter à l’ombre des fromagers géants que je ne connaissais pas encore. L’innocence du débutant, l’irrespect de l’iconoclaste, la naïveté imbécile du “baba cool”. “Merci, on vous écrira.” Et je croisais en sortant le regard apeuré d’un jeune violoniste terrorisé à qui “c’était le tour”.

### **Deuxième épisode : le voyage en Guinée**

Les semaines passent, plus rien. Pas de nouvelles. Silence radio, triangle des Bermudes. J’en oublie même avoir passé cette audition.

Et puis ... deuxième prémonition. Un matin, à l’heure de la distribution du courrier, je dis à ma compagne Doriane : “Ca y est, le ministère m’a répondu et je suis sûr que j’ai la bourse !” Elle me regarde un peu dubitative mais avec le sourire de ceux qui savent que dans ce bas monde, rien n’est impossible. Je descends quatre à quatre la poignée de marches qui nous séparent de la boîte aux lettres, je l’ouvre et j’aperçois ... la lettre ! Comme si je savais déjà que mon destin était scellé. Je remonte en courant “la lettre est là”, j’ouvre : “Votre demande de bourse est acceptée. Le ministère de la culture vous octroie la somme de trente-cinq mille francs”. Ouais, je l’ai ! Je vais partir en Afrique. Ah les braves gens, je savais bien qu’ils avaient apprécié. Et ceux qui disent que les fonctionnaires ne font pas leur travail. Bande d’aigris, pisse-vinaigre, rabat joies. C’est incroyable ce que l’homme a comme capacité à oublier ce qu’il a dit quelques semaines plus tôt ! Il y avait dans cette mauvaise foi toute la futilité de l’espèce humaine dont j’étais

le plus hypocrite représentant... J'aurai dû faire de la politique ! Je ne savais pas que ce petit bout de papier allait changer le cours de ma vie.

Le voyage s'organise. "Si nous y allions ensemble" me dit Doriane. Il faut vous dire qu'elle est danseuse, et ouais... Pourquoi pas, à deux c'est plus facile d'affronter le reste du monde ! J'ai toujours été courageux mais pas téméraire. Pas moyen de joindre le maigre contact que j'avais en Guinée, un certain Monsieur Gueye des Ballets Africains que m'avait recommandé Ahmed Tijani Cissé et qui m'avait fait une lettre d'invitation. Il faut dire qu'à cette époque, le téléphone automatique ne marchait pas et qu'il fallait passer par une opératrice qui vous rappelait chez vous quand elle avait la ligne. Quelquefois, plusieurs heures après... Bon, pour aller en Guinée, il faut un visa. Allons à l'ambassade de Guinée, rue de la Faisanderie. Oh là, là. Ça n'augure rien de bon ce nom-là. Vous savez ce que c'est un "faisan" quand ce n'est pas le volatile ?

Je sonne à une vague sonnette. Pas de réponse. J'entends le dring du carillon, j'insiste. Toujours rien. J'attends. Je re-sonne. Rien. Un Africain arrive, me regarde et dit : " Ca ne répond pas, c'est pas grave, ils vont venir ?"

Effectivement, au bout d'un moment, un long moment, on entend le dé clic du mécanisme de la porte qui s'ouvre. Nous montons un petit escalier et un bureau nous barre quasiment la route.

Je vois un cerbère, un costaud à la mine patibulaire, pas commode du tout. "C'est pourquoi?"

"Bonjour, Monsieur, euh... et bien, c'est pour une demande de visa !"

"Attendez là" fait-il en me désignant un canapé qui devait dater de l'époque coloniale (à moins que ce soit du moyen âge ?). J'attends. Des Africains entrent et sont introduits moi, j'attends toujours. Le cerbère ne me regarde même pas. Ai-je la peau si blanche qu'elle est transparente?

Au bout d'un moment qui me semble interminable et où il est seul devant le bureau qui constitue le dernier rempart avant le Consulat, j'ose me lever et lui demander :

"Monsieur, s'il vous plaît, puis-je avoir des informations concernant une demande de visa?"

"Quoi » gueule-t-il "Attendez votre tour et d'abord qu'est-ce que vous allez faire en Guinée? La Guinée n'a pas besoin de vous, c'est vous qui avez besoin d'aller en Guinée alors attendez !". Imparable. Évident. Laminé. La Guinée n'a pas besoin de moi puisqu'elle a dit "non" à De Gaulle. Alors moi, le petit blanc, je n'ai qu'à m'écraser. C'est ce que je fais monsieur le cerbère, j'attends... que votre humeur se décide à me donner les renseignements que je cherche. Ah, le beau pays, l'accueil chaleureux et légendaire de l'Afrique éternelle. Est-ce bien en Afrique la Guinée pour que le premier représentant de son ambassade qui reçoit les étrangers désireux de se rendre dans son cher et bien-aimé pays, soit aussi désagréable? Tout d'un coup, il se radoucit. Le calme après la tempête. Ce n'était qu'une petite saute d'humeur due à quelques aigreurs d'estomac sans doute.

"Tenez, voilà le papier à remplir"

"Je peux le remplir tout de suite"

"Non, car vous devez en remplir deux et je n'en ai qu'un à vous donner"

"Ah... alors comment dois-je faire ?"

"Eh bien vous allez le photocopier"

"Mais où... où y a t il une photocopieuse dans le quartier"

Il recommence à s'énerver : "mais où vous voulez, je vous dis que la photocopieuse ici est gâtée". Gâtée, y a t il seulement une photocopieuse dans cette ambassade ou alors de marque soviétique. Allez trouver des pièces !

Bon, bon d'accord, on se calme, je vais en trouver une photocopieuse. Pff... dans quelle galère me suis-je mis ? C'est ça la Guinée... alors c'est pas gagné.

Je reviens avec mes photocopies que je remplis. Cerbère m'observe du coin de l'oeil avec un regard mauvais. La Guinée n'a pas besoin de moi donc j'y retourne sur la pointe des pieds.

“Voilà, les formulaires sont remplis”

“Passeport !”

Je sors mon passeport et celui de Doriane. Il l’ouvre précipitamment et constate qu’elle est noire. Il me regarde : “C’est votre femme ?”

“Oui” dis-je avec un petit filet de voix en étant sûr que cette fois-ci, il va définitivement me rembarrer.

“Elle est guinéenne?”

“Antillaise, Martiniquaise”

“Ah... “ tout d’un coup, il se calme, se détend, il sourit. Je ne pouvais pas imaginer qu’un tel cerbère pouvait sourire. (j’apprends beaucoup plus tard que Guinée dans la langue Soussou veut dire “femme” car les premiers blancs qui foulèrent le sol Guinéen se retrouvèrent face à des autochtones qui leur disaient “Guinée, Guinée”, leur proposant des femmes ! J’imagine que le souci de tout marin raisonnablement constitué devait être, après des semaines de mer, de consommer de la chair fraîche. Cela n’a d’ailleurs pas tellement changé, à voir comment les européens continuent à rechercher cette même chair fraîche féminine à la peau noire. Jeune de préférence).

“Vous avez les photos » dit-il doucement, prévenant, presque sympa. Je les lui donne.

“Bon... ça fait 400F. Le visa c’est 200F”

“Puis-je vous faire un chèque?”

“Ah non ! Nous n’acceptons que les espèces !”

“Alors je vais aller en chercher au distributeur et je reviens”

“Pas de problème, on est là, d’abord!”

Je retourne quelques instants plus tard avec l’argent.

“C’est parfait, revenez demain après midi. Bonsoir Monsieur”

“Bonsoir... à demain”

Et je me retrouve sur le trottoir de la rue de la Faisanderie en ayant le désagréable sentiment d’avoir été le chassé.

Septembre 87. Le jour du voyage arrive. Sabena, Roissy, Bruxelles, Bamako. Tiens l’avion se vide. Il doit rester dix passagers pour Conakry.

“Les passagers pour Conakry restent à bord”. Une heure de vol.

“Nous sommes arrivés à Conakry-Gbessia, la température extérieure est de 28° centigrade. Nous espérons vous revoir bientôt sur nos lignes. Nous vous rappelons qu’il est nécessaire de confirmer votre retour au moins 72 heures auparavant. Nous vous souhaitons une agréable soirée. We are arrive to Conakry-Gbessia... etc... etc...” et démerdez-vous. Vous avez choisi de venir en Guinée, tant pis pour vous.

“Nous vous informons qu’il est interdit de prendre des photos des installations aéroportuaires”. Oh là, qu’est-ce qu’ils ont à cacher à l’heure des photos satellites, la bombe atomique?

La porte de l’avion s’ouvre. Il fait une chaleur étouffante, il vient de pleuvoir, la piste est mouillée. Nous descendons par l’escalier amovible. Ils ne peuvent pas avoir un tunnel abrité comme à Roissy s’ils ont la bombe atomique ? Tiens... il y a des militaires en armes partout, ça craint. Bonjour l’ambiance. Instinctivement, Doriane se rapproche de moi, on n’est pas très fiers. Peut-être que Cerbère avait raison ? Qu’est-ce qu’on est venu faire dans ce pays si accueillant? On entre dans un vague hall, on se met en file indienne et on attend. On nous remet un formulaire de débarquement à remplir. On s’exécute sous l’œil suspicieux de militaires armés jusqu’aux dents et on attend. On tamponne nos passeports après les avoir épluchés en long et en large et on attend. On nous demande notre carnet de vaccination, on nous remet un petit papier et on attend. Il y a vraiment une drôle d’ambiance dans cet aéroport. On nous demande de déclarer nos devises et on attend. Les yeux s’illuminent à la vue des billets français. On va vers le tapis roulant pour récupérer nos bagages et on attend. On prend nos bagages, on passe la douane et on attend.

“Rien à déclarer ? Ouvrez votre valise. Bon qu’est-ce que tu as pour moi ?”

“Bin, rien. Qu’est-ce que je dois avoir pour vous?”

“ Comment ça tu n’as rien alors que tu viens de France? Tu ne veux rien me donner, c’est ça ? Ouvre ta valise. Sors ce qu’il y a dedans ? Ça c’est quoi ?”

“Un baladeur pour écouter la musique”

“C’est interdit, confisqué. Allez, passez”

‘Hé, mon baladeur”

“Passez, je vous ai dit. Il ne faut pas me provoquer, hein !”

Doriane me tire par le bras : “Laisse tomber. Passons avant que ça ne tourne mal”.

Bienvenue en Guinée, camarade. Prêt pour la révolution. C’est sûr qu’elle en a un coup dans l’aile avec ces façons de faire. Si le grand Sylli avait su ça, sûr qu’il n’aurait pas été content ou alors c’est lui qui avait passé la consigne.

On se dirige vers la sortie et on attend. On nous retire le petit bout de papier du guichet “ vaccination”, on est sorti ! Deux heures pour ces quelques formalités. Elle est bien protégée leur bombe atomique. Elle peut attendre, on ne risque pas de leur voler...

Nous nous retrouvons devant l’aéroport. Dix personnes se jettent sur nous ! “Taxi. Taxi. Monsieur taxi, bon prix !”

“Oh, doucement. Oui, toi ! En ville, c’est combien ?

“100 francs français” (pour un bon prix c’est un bon prix, mon petit camarade).

“Bon, allons!”`

“Vous allez où ?”

“Dans un petit hôtel pas trop cher”

“Ah oui, je connais ? Hôtel Delphine”

Nous nous engageons sur la route qui mène de l’aéroport à la ville. Est-ce une route ou une piste? Difficile à dire tant les ornières sont immenses. Énormes trous qui obligent les voitures à zigzaguer, à s’arrêter pour placer les roues en bon ordre dans le bon sens du précipice. Tiens, un gros quatre-quatre a sa roue avant gauche bloquée dans l’un de ces gouffres. Le trou doit faire pas loin d’un mètre de profondeur ! Encore un qui a voulu faire le malin. Faut pas faire le malin mon gars en Guinée. “On est là d’abord!”, on t’attend. C’est toi qui a voulu venir, pas nous qui sommes allés te chercher. Il n’y a pas de lumière ce soir, la ville est éclairée à la lampe à pétrole et à la bougie. Ça fume de partout. L’impression est saisissante. Les gens sont dehors, une foule de personnes qui flânent sur le trottoir ou vaquent à leurs occupations. Les femmes bossent et les hommes discutent. Peut-être une répartition traditionnelle des tâches ? Il y a comme une odeur de brûlot, de graisse chaude quand on passe près d’un barbecue, les pots d’échappement exhale des volutes bleu gris en quantité ahurissante, des feux d’ordures au bord de la route forment un brouillard épais. Le peu que l’on voit des maisons qui bordent cette route, puisqu’il s’agit bien d’une route, donne la sensation que la ville vient de subir un bombardement ! Tout paraît en ruine. Ce doit être l’obscurité qui exagère cette impression de désolation ? Nous arrivons dans le centre ville. Ah bon, c’est ça le centre ville ? Vous êtes sûr que c’est une ville, ça ? Conakry en Septembre 87 ?

Hôtel Delphine peut-on lire en y regardant de plus près sur le fronton de la bâtisse. Aïe, aïe, aïe. C’est pas gagné du tout.

“Peut-on voir les chambres ?”

“Oui bien sûr, c’est par là.”

Nous traversons une cour, sinistre, nous montons à l’étage et la brave dame qui nous fait visiter, nous montre un réduit sordide qui pue le renfermé, doté d’un lit “pirogue” tellement son galbe est accentué. Les cafards, immenses, tout droit sortis d’une lointaine époque préhistorique, bien tranquille dans l’obscurité, partent dans nos pieds. Pas de panique, il y a les mêmes aux Antilles. Pas en si grande quantité bien sûr!

“Et où sont les toilettes ?”

“Dehors, là-bas...”

Je n’ose pas aller voir et il n’est pas besoin d’une troisième prémonition pour savoir dans quel état elles sont !

“Merci madame, on va réfléchir.”

Tu penses qu'on va réfléchir, c'est tout réfléchi.

“Monsieur le Taxi, il n'y a pas un autre hôtel ?”

“Si, à côté, près de la gare, le Grillon.”

“Bon allons-y. S'il y a une gare, il doit y avoir de bons hôtels ?”.

Les trains ne roulent plus depuis longtemps et c'est le même scénario qui nous attend au Grillon. En un peu plus humain quand même!

“Bon, je crois qu'on n'a pas le choix. On va rester là cette nuit et on verra demain. Bonne nuit, Doudou !”

Nous enlevons les draps à la couleur plus que douteuse pour les remettre bien vite à la vue du matelas. Nous mettrons nos propres draps dessus, ce sera un peu moins pire...

Il y a des moustiques, beaucoup de moustiques, pas de clim, pas de ventilateur et, de toutes façons, le courant n'est toujours pas revenu. Quelle poisse et le mot est bien choisi. Ambiance poisseuse, collante, étouffante, flippante.

À peine couché et l'on frappe à la porte.

“Qui c'est ?”

“Police, ouvrez !”

On se regarde avec Doriane l'air entendu. Je crois que ce soir rien ne pourra plus nous surprendre.

### **Troisième épisode : premiers contacts avec la culture guinéenne**

J'ouvre et vois deux militaires en armes.

“Oui, c'est pourquoi?”

“Où est la fille ?”

“Quelle fille ?”

“ La fille avec vous” me répond l'un d'eux agressif.

“Vous voulez dire ma femme ?”

“C'est pas votre femme, montrez-nous les pièces !”

“Quelles pièces ?”

“Passeport !”

“Ah nos passeports...” Il regarde déçu, le passeport français de Doriane.

“Bon ça va” et ils tournent les talons. Nous constaterons plus tard, qu'il ne faisait pas bon pour un blanc de s'afficher avec une femme noire en ces temps de “temps d'après Sékou Touré”. Encore moins pour ladite femme qui pouvait s'attendre à passer un sale quart d'heure dans l'arrière chambre du commissariat. À chacun son apartheid, mes frères...

“Nous allons peut-être pouvoir enfin dormir ?”

D'un oeil car le cocktail moustique-chaueur-puanteur, ne nous y aide pas. Mais le jour se lève enfin et la Guinée reprend visage humain. Sourires du personnel de l'hôtel et accueil chaleureux. Nous voyons arriver le propriétaire du lieu (nous apprîmes plus tard qu'il était commissaire de police ?) qui nous demande avec un allant communicatif : “Avez-vous bien dormi ?”

“Oui, très bien, merci”. On a beau être aventurier, on n'en est pas moins poli et bien élevé. Ce brave homme doit croire qu'il gère un palace...

“Vous êtes français ?”

“Oui !” Ah bon, ça se voit tant que ça...

“Ah, la France... Paris... Qu'est-ce qui vous amène en Guinée?”

“Nous sommes venus étudier la percussion et la danse.”

“Oui, bien sûr. Les ballets. Vous êtes bien tombés, la Guinée est le meilleur pays pour ça de toute l'Afrique. Je suis moi-même musicien, trompettiste. Le Ballet Djoliba répète à La Paillote, juste à côté du pont du 8 Novembre à Camayenne, les ballets africains sont au stade de Dixinn mais avant d'y aller, vous devez vous inscrire à la Culture, au musée Sandervalia (les bonnes vieilles habitudes des camarades marxistes !). C'est juste à côté.

Quand vous sortez de l'hôtel à droite, vous allez tout droit, tout droit, au carrefour KLM, vous demanderez. Tout le monde connaît. Je vous souhaite un bon séjour en Guinée”.

“Merci Monsieur” vous ne savez pas combien vous nous faites du bien. On commençait à désespérer de trouver quelqu'un de civilisé dans ce beau pays... Quelqu'un d'aimable, quelqu'un d'accueillant, quelqu'un, quoi!

Nous avalons notre petit-déjeuner et nous partons à la Culture. La ville nous donne toujours l'impression d'avoir été bombardée la veille mais le soleil qui pointe son nez, les bouts de ciel bleu qui se fraient un passage au milieu des nuages lourds de la saison des pluies, les enfants qui courent pieds nus dans les rues, les femmes en pagne, l'animation sur les trottoirs, tout cela donne un air d'humanité. On est en Afrique, ça c'est clair. Bien sûr, les gens nous regardent d'une façon étonnée, surtout qu'il n'y a pas un blanc dans la rue. Mais avec nos petits sacs à dos nous devons faire tellement “étrangers”, qu'ils n'ont pas de problème à décoder. Après quelques détours, nous arrivons au musée, gardé par un énorme fromager, une sorte de baobab, un arbre géant, colossal qui trône devant une statue surréaliste de l'époque coloniale où un colon casqué protège un pauvre petit orphelin africain. Elle est belle l'image de la France qui protège son empire. Je commence à comprendre pourquoi ils nous ont botté le cul en 58. Nous nous adressons à la première personne qui se présente, il faut dire qu'il n'y a pas grand monde à 9h du matin en Septembre 87 au musée national Sandervalia.

“S'il vous plaît (qu'est-ce qu'ils sont polis ces petits Français. On n'est pas polis, seulement très hypocrites. Mais n'est-ce pas le comble de la politesse?) on nous a dit que nous devons informer la Culture de notre présence pour étudier avec les ballets”

Le monsieur nous regarde ahuri, comme si nous étions des extra-terrestres.

“Heu... oui... Il faut demander là-bas.” Il nous montre une porte.

Nous y allons. La porte est ouverte et un homme dort sur la table. Nous nous approchons de lui. Il dort toujours. Nous regardons dans un bureau dont la porte est elle aussi ouverte. Deux personnes discutent.

“Pardon messieurs...” et nous recommençons notre histoire.

“Pas de problème... les ballets Djoliba répètent tous les matins, nous allons vous y conduire, c'est à la Paillote. Vous êtes véhiculés ?”

“Non...”

“On va prendre un taxi !” Nous voilà partis vers la Paillote. Nous hélons un taxi.

“Taxi ! Déplacement, Paillote, 8 Novembre, c'est combien ?”

“1000 francs.”

“Awa, wonkhaï montez” (d'accord, allons-y en Soussou)

Nous longeons la corniche sud et le fait de voir la mer, toute proche nous met de bonne humeur. Allez savoir pourquoi...

“Comment vous appelez-vous, moi c'est Siré... Siré Diabaté, je suis griot et je joue de la guitare. Je travaille à la Direction de la Culture avec les artistes.”

Nous arrivons à la Paillote. Le lieu est charmant, une sorte de vieux dancing en plein air. Manguier, cocotier et piste de danse ! Nous entendons le son des djembé qui sort d'un petit bâtiment situé au fond de la cour. Nous nous approchons. Des dizaines d'artistes répètent, à même le béton, dans un endroit dont l'exiguïté donnerait des vapeurs à nos chers danseurs contemporains. Nous sommes estomaqués. L'endroit est très sombre, l'espace scénique doit faire quarante mètres carrés, les tambours produisent un volume sonore énorme à la limite du supportable. Tu m'étonnes que les “djembé fola” (joueur de djembé en langue Maninka) soient tous à moitié sourds. Bonjour la compression des tympanes. “Comment...” BONJOUR LA COMPRESSION DES TYMPANS... Ça joue à fond la caisse, ça danse, ça entre et sort de partout. Les artistes s'éclatent, ça crie dans tous les sens. Les notes graves des tambours vous prennent au ventre, l'énergie qu'ils dégagent vous bloque la respiration, ça ne blague pas. Les blocages tombent comme la misère sur le monde diraient les autres. Les phrases à l'unisson crépitent comme des rafales de Kalachnikov, trop célèbre engin de l'Afrique moderne qui ne dispensent pas vraiment de

musique. Ça sue, ça sent fort, ça braille, ça vous cloue sur votre fauteuil en skaï (on n'était pas encore assis, mais c'est pas grave...). C'est le ballet Djoliba, mon cher et ce n'est pas rien. La fierté du big boss qui les emmenait avec lui dans ses voyages présidentiels. Ça devait avoir une gueule quand il descendait la passerelle de l'avion entouré de ses musiciens, de ses danseuses, de ses griots. Tu m'étonnes qu'il énervait les dirigeants du monde ! Un président artiste et dictateur ! Une âme de poète et une main de fer. L'antinomie existentielle par excellence. Même Tobie Nathan, illustre ethnopsychiatre, n'y aurait pas retrouvé ses petits (mais si Tobie, c'est pour rire !). Le ballet Djoliba. Whoua... quel pied. Vive la Guinée et ses ballets nationaux. Vive la révolution éternelle. C'est sûr que les suppliciés du camp Boiro n'en avaient pas la même perception... Un petit homme, assis au fond d'un fauteuil nous tourne le dos. Il est concentré sur toute cette agitation. Ce doit être le patron des lieux. La scène se termine et à l'intensité des regards qui se portent sur nous, il se retourne, surpris. Il se lève et vient vers nous. "Bonjour, bienvenus en Guinée."

Siré nous présente.

"Vous êtes ici chez vous. Le ballet Djoliba est votre ballet. Soyez à l'aise. Nous sommes ravis que vous ayez choisi la Guinée pour vous perfectionner en danse et en percussion (comment avait-il compris que nous étions professionnels ?). La Guinée a les meilleurs ballets de toute l'Afrique. Nous allons vous jouer une de nos pièces et après vous choisirez vos professeurs qui seront à votre disposition. Koumbassa, fais "Mamady le phénomène" pour nos invités. Sékouba, envoie deux fauteuils. Allez... Toi, va chercher deux jus". Frankis Magloire Camara dans ses oeuvres. Impérial... Un artiste, un vrai. Pur produit du stalinisme triomphant. Ange déchu de la révolution surréaliste du syndicaliste qui fit hoqueter l'histoire de France. Maître d'oeuvre du ballet national Djoliba de la République de Guinée. S'il avait vécu plus longtemps, le grand Sékou lui aurait construit un opéra à ce gars-là, c'est sûr ! Frankis la classe, l'autorité, éclaboussant de son un mètre soixante son petit personnel suspendu à ses lèvres. Le geste auguste, le verbe précis et mesuré, les coups de gueules légendaires, les excès en tout genre. L'illustre, le monument du ballet guinéen, le créateur toujours copié. Frankis Magloire aux plus hauts des cieux Camara. Saint Frankis... Celui qui nous a ouvert les portes de l'Afrique. Imaginez notre état quand nous sortons de la Paillote, plusieurs heures plus tard. Douche écossaise ! Le bonheur après le cauchemar. Pays des extrêmes. Le meilleur et le pire dans un délai qui défie l'espace-temps. Voilà une bonne définition de la Guinée !

#### **Quatrième épisode : les belles années**

À la fin de la séance, Frankis demanda à Doriane :

"Avec quelle danseuse voulez-vous travailler ?"

Elle désigna Mamadama Camara qui brillait au sein du ballet d'une présence éclatante. Elle était de plus lettrée, parlait parfaitement français, ce qui simplifiait d'autant les communications.

"Tu as choisi la meilleure" confia-t-il plus tard à Doriane.

"Quant aux percussions, ça c'est Koungbanan. Condé voilà ton apprenti" dit-il me désignant du regard. Il savait ce qu'il faisait, le bougre.

Les semaines passent et un beau jour, par acquis de conscience, nous décidons de passer à l'Ambassade de France. Ministère de la Culture, Ambassade, tout ça c'est pareil, n'est-ce pas? On est français alors allons saluer nos cousins, on verra bien. Mission Française de Coopération et d'Action Culturelle. Rien à voir avec le Consulat et l'Ambassade.

Mission, missionnaire, habitée d'une mission. Coopération, du verbe coopérer, travailler ensemble dans la même direction. Action culturelle, agir pour la culture.

"Habitée d'une mission pour travailler ensemble et en agissant pour la culture..."

Ah la belle époque, les années Mitterrand, le temps où la France avait une politique culturelle en Afrique. Le temps béni où sa mission était d'agir ensemble pour la culture et où elle savait s'en donner les moyens en termes de financement, lâcher des sous et

surtout, en termes de compétences humaines car chacun sait que l'argent ne résout rien si on n'a pas les hommes pour le gérer.

Monsieur Alain Sancerni, Conseiller Culturel auprès de la Mission Française de Coopération et d'Action Culturelle nous reçoit, sans rendez-vous. La porte de son bureau est grande ouverte. D'emblée, nous sentons que le bonhomme est chaleureux et ne se la joue pas. La simplicité naturelle des grands intellectuels. Agrégé de philosophie, mazette ! Ça ne blague pas chez les "conseillers-culs" comme on les appelle. La coopé française ne recrute pas dans le bas clergé. Un agrégé de philo ne peut pas être complètement mauvais surtout quand il est marié avec une femme éthiopienne, noire. Si, si, il y a en a quelques-uns, ce n'est pas interdit au sein de la grande boutique, bon, ce n'est peut-être pas très bien vu et pas très bon pour la promotion, mais c'est autorisé. Il est de plus en plus sympathique ce Sancerni. Le courant passe immédiatement d'autant plus que le sémillant fonctionnaire cherche des projets à soutenir. Il est vrai qu'en cette année 87 en Guinée, ledit Conseiller se sentait bien seul, bien isolé sur la planète extra-terrestre "temps d'après Sékou Touré".

Ah, les hommes de "gauche" : cultivés, brillants, intelligents, expérimentés, ouverts, visionnaires, tout ce qu'on aime chez les intellos socialos. Tout ce qu'on recherche désespérément sans jamais le trouver chez les fonctionnaires de "droite" ou chez les tiédasses du "centre".

Accoler le mot "culture" à des gauchos, c'est faire oeuvre de pléonasme. Tout socialo est cultivé ou fait semblant de l'être. Tout socialo a une fibre artistique ou fait semblant de l'avoir. À l'inverse, dans la forteresse droitière, vous savez, celle qui n'a plus de pilote dans l'avion, "culture n'est qu'un concept agricole" comme m'avait dit un jour un chef de mission au nom à la consonance italienne qui se croyait malin. Et la cohabitation n'avait pas encore commencée...

Ah, les braves gens qui avaient compris que la culture et les arts pouvaient être un formidable vecteur de développement. Surtout en Guinée où l'autre avant, le grand éléphant, les avait tant utilisés pour servir son idéologie. Sans parler du velours du retour médiatique, la culture et les arts, quoi de plus porteur ? "Real politique" oblige.

Début des années 90 en Guinée, il y avait des Français partout dans le microcosme de la culture et des arts. Les petits blancs fleurissaient comme les marguerites au printemps. Mûrs comme les mangues après la pluie du même nom. Quelques gouttes d'eau et c'est parti. Ça tombe des arbres par milliers. Bel arbre que ce manguier, rustique, pas difficile, pas d'entretien et il fait même de l'ombre pendant les jours de fortes chaleurs. La petite réconciliation après le grand malentendu d'Août 58.

À la moindre inauguration, le plus petit concert dans les maquis branchés, dans les anciennes permanences du parti unique (ça pour être unique, il était unique le PDG - Parti Démocratique de Guinée -), dans les salles communales perdues au fin fond des quartiers, la France occupait son terrain de prédilection, la Culture et les Arts, Monsieur. Ça c'est la France ! Pas besoin de centre culturel, la ville entière était un immense centre culturel français. L'état guinéen payait ses fonctionnaires, attribuait à la DNC (Direction Nationale de la Culture) l'équivalent en francs lourds de zéro peau de chagrin, la France finançait le reste. Cent et un projets, tous plus cinglés les uns que les autres, du plus petit ancré dans le quartier au plus prestigieux avec les ensembles nationaux. Je vous le dis, les socialos assuraient grave sous l'égide de Tonton.

Ah les braves gens, brillantissimes intellos socialos, oui je les aime, qui n'avaient pas peur d'aller boire des "skoll" (bière locale) à la bouteille dans les maquis insalubres, de laisser tomber la cravate et la chemise à manche courte réglementaire pour s'enorgueillir d'un tee-shirt ombré sous les aisselles et qui puait la sueur à une heure tardive de la nuit. Il allait chercher la culture là où elle est, là où les hommes vivent, là où ça pue, là où ça boit, là où ça gueule, là où ça groove. Là où les gens sont "fiers d'être des nègres" comme ils disent, ceux qui ne passent pas leur journée à minauder auprès du patron blanc pour lui soutirer quelques francs lourds aussi vite dépensés, ceux qui sont prêts pour quelque

argent facile à servir de faire-valoir à un fonctionnaire français qui doit à peine justifier son salaire dithyrambique par quelques résultats significatifs.

La culture est bien dans les quartiers, dans les salles de répétitions, là où les gens vivent, là où ne vont jamais les blancs ! La culture est celle qui échappe aux institutions, à la plage de Rogbane où des milliers de gamins rappent au son d'une sono nasillarde poussée à fond, au plus profond des quartiers où les mêmes enfants se cassent les mains sur les djembés et dansent à même le béton, à même la terre, avec une passion extraordinaire que leur ont transmise les anciens. Anciens des ballets, anciens combattant du militantisme artistique. Quand on a besoin d'un espace pour célébrer une cérémonie, vous croyez qu'on va louer une salle en Guinée ? Pas du tout. On sort les bancs dans la rue, on la bloque et les voitures n'ont qu'à faire le tour si elles veulent passer. Magie de l'informel érigé en pratique quotidienne. Ce n'est pas un peuple magnifique, ça ?

“Est-ce que le jazz est né dans les centres culturels ?”

Mais quand on l'enferme dans des boîtes cette même culture, n'est-ce pas déjà la forme la plus insidieuse d'un néo-impérialisme rampant (whaou, la phrase qui tue...). Et c'est un bon petit gaulois qui vous le dit. Mais nous et tous nos copains aussi, vous savez “les autres”, nous aimons tant exporter les modèles dont nous n'avons pas encore appréhendé les limites. Mondialisation qu'ils disent, nos copains. Modèles économiques, “on vous prête des sous, mais il faut vous inscrire dans un processus démocratique”, pour ce faire on va vous acheter vos matières premières à vil prix, vous fourguer nos OGM, vous vendre quelques armes afin que vous puissiez massacrer vos opposants et maintenir vos populations justes au-dessous du seuil acceptable intolérable de souffrance, nous allons fermer les yeux sur l'enrichissement éhonté de vos dirigeants, mais soyez sages, soyez de gentils petits africains bien inféodés au monde “civilisé”. La civilisation dans tout cela, on la cherche encore... Modèles éducatifs, tant et si bien que la plupart de nos instits sont dépressifs et que nous ne savons plus quoi faire avec les gosses des banlieues. Modèles en tout genre. “Dites-nous quel est votre problème, nos experts sont là pour vous donner les solutions”. Nos grands donneurs de leçons, nos détenteurs du savoir universel applicable à toutes les situations, nos formidables missionnaires du prosélytisme monothéiste, capitaliste, libéraliste, mondialiste et tous ces mots en iste qui nous pourrissent la “viste” ! Le bien ou le mal, nous avons ce qu'il vous faut au catalogue. En fait, entre-nous, quel est le problème de tout homme normalement constitué sur cette terre ? C'est bien ce qu'il a à gagner dans l'affaire qui l'occupe. Pour lui, pour sa famille, pour son pays, pour ses convictions, pour son délire, pour ses fantasmes, pour tout ce que vous voulez mais pour lui. Les autres, il s'en fout ! Il n'y a qu'un sens qui prévaut sur notre jolie planète bleue : le sens unique. “Tout pour ma pomme”. Le reste, les restes, vous vous les partagerez s'il y en a. C'est toujours les mêmes schémas que nous reproduisons comme si notre souhait le plus cher était que rien ne change et surtout pas nos petites habitudes. Et tout cela est merveilleusement bien ficelé, bien huilé. “Pas de panique, la situation est sous contrôle.” L'homme est le premier de tous les prédateurs et tout cela finira en beauté quand il s'autodétruira. Il sera alors son propre prédateur. Même la destruction de sa propre espèce, il ne la laissera pas aux autres ! C'est vous dire à quel genre de bestiole nous avons à faire !

### **Cinquième épisode : la rotation des fonctionnaires**

“Rotation des fonctionnaires”, rien que le terme a des relents de mauvaise haleine, de rots. Il tourne en rond, sur lui-même, il sonne comme une insulte. Pas plus de quatre ans sur place parce qu'après, “nos gens tissent des liens trop privilégiés avec les autochtones, avec le pays, ils s'impliquent trop et perdent leur devoir de réserve” (sic).

- six mois pour rencontrer ceux qui viennent à eux, dans leur bureau mais surtout pas pour aller vers les autres, ceux qui ne viennent pas faire allégeance, ceux qui ne viennent

pas pleurer, ceux qui ne viennent pas faire vibrer la fibre de la culpabilité historique, ceux qui sont intéressants, quoi.

- six mois pour se planter, pour mettre en place des projets personnels amenés d'autres lieux, d'autres temps et d'autres expériences, qui n'ont aucun ancrage avec la réalité du pays, qui sont voués déjà sur le papier, à un échec certain

- un an pour se faire arnaquer, croquer, bouffer à la sauce pimentée, feuille ou arachide, peu important, ce n'est que la sauce qui change, pas l'arnaque et de toutes façons, ce n'est pas leur argent mais celui du charitable contribuable français. Nos chers impôts au service de la plus parfaite incompétence, c'est-y pas beau ça, Madame...

- un an pour s'en remettre, désabusé, écoeuré de si peu de reconnaissance, inquiets que les choses ne s'ébruitent car pas bon pour le plan de carrière. "Si jamais les médias avaient vent de...", pas bon !

- six mois pour trouver enfin les bons partenaires qui attendaient leur heure sous l'ombre impermanente des manguiers

- six mois pour se dépêcher de laisser quand même une petite trace avant le départ, histoire de dire "j'ai quand même fait quelque chose en Guinée" car c'est toujours la fin du séjour que l'on retient.

De là à dire que nos chers fonctionnaires expatriés coopérants ne sont vraiment efficaces qu'à peine un an sur les quatre de leur fonction et pour les moins pires, vous n'oseriez pas quand même? Un peu de respect pour la fonction publique, s'il vous plaît.

Vous ne connaissez pas la règle des quatre-quarts alors vous ne connaissez pas l'Afrique. La rumeur africaine (mais ce n'est qu'une rumeur) dit que sur quatre-quarts de coopérants, il y a quatre catégories :

#### **Catégorie A :**

- un quart de géniaux, qui bossent, qui font un boulot dont les incidences dureront au moins douze ou seize ans (trois ou quatre rotations). On les reconnaît à leur ton qui s'anime quand ils parlent de la culture ou des arts. Un éclair luit dans leurs yeux quand ils vous font partager leurs passions. Ils s'assoient sur le canapé à côté de vous quand ils vous reçoivent dans leur bureau. Vous offrent à boire. Ils trouvent toujours un moment pour vous donner un rendez-vous rapide. Ils sont informés, ils vous écoutent, sont attentifs, intéressés, ils ont le temps et sont bien décidés à le prendre même si le rendez-vous suivant doit attendre un peu. Ils sont chaleureux et vous invitent à boire un coup ou à manger à la maison.

#### **Catégorie B :**

- un quart qui fait son boulot sans plus, sans faire de bruit, sans remue-ménage, tranquille, fonctionnaire. Ils restent assis derrière leur bureau quand ils vous reçoivent. Ça les rassure, ça assoit leur position, ça crée une certaine distance entre vous et eux afin que vous sachiez bien qui ils sont. Ils vous écoutent afin de bien savoir si vous ne constituez pas une menace pour eux, on ne sait jamais. Ils gèrent et n'entendent pas qu'on s'insinue dans leur gestion. Ils savent, ils ont de l'expérience, ils ont un CV indiscutable. En fait, ils en n'ont rien à faire de ce que vous pouvez bien leur raconter ! Leur seul problème pas de vague, surtout pas de vagues. Calme plat et carrière assurée.

#### **Catégorie C :**

- un quart de fantômes, absents sur le terrain mais toujours à l'heure à leur bureau vide de tout papier. Ordonnés, polis, diplômés mais pas très futés, craintifs car trop largués. Ils vous reçoivent difficilement à la mission, leur planning est surchargé. "Ils ne comprennent décidément rien à ce pays fait de mafias, de gens corrompus et ... d'africains et le disent. Ils classent votre projet et à chaque fois le même refrain, "mais c'est très intéressant, nous allons l'étudier" et ne font jamais rien. Ils finissent toujours par se faire arnaquer par un opportuniste venu d'on ne sait où. Ils passent et personne ne se souvient plus de leur nom quelques mois après leur départ. Ils sont charmants et n'imaginent pas un seul instant qu'ils sont parfaitement incompétents comme de toutes façons, personne ne vient jamais évaluer objectivement leurs compétences, d'autant plus

s'ils ont quelques soutiens à Paris... Et la culture, quoi de plus informel, quoi de plus difficile à quantifier ? La culture, c'est là que l'on peut placer un de ses petits copains sans qu'il y ait le moindre risque qu'il fasse des vagues, pas de vagues, surtout pas de vague. Calme plat et carrière assurée.

### **Catégorie D :**

- celle des crapules, des racistes de base, de ceux qui affichent leurs opinions Lepénistes avec l'arrogance de la bêtise crasse, les paumés de la connerie humaine, la lie de l'espèce, les chemises bleues à épaulette. Ils suent les gouttes de leur haine, le cheveux gras ou bien tondu, bedonnants ou sportifs, nostalgiques, sûrs de leurs convictions. Ceux qui trouvent

que "ces gens-là (les Africains) sentent mauvais et parlent fort. Comment font-ils pour vivre dans de tel taudis ? Ce pays est le pire de tous ceux que nous avons faits" (ils disent ça à chaque fois, ils "font des pays" comme des campagnes militaires. "J'ai - fait - la Guinée"), les parasites de l'espèce humaine, les oubliés de la distribution des prix. Eh, oui ! Ils sont beaucoup plus nombreux que vous imaginez. Les mauvaises langues disent que le blondinet et ses copains ont fait trente-deux pour cent des voix en Guinée aux dernières élections présidentielles françaises. Et ces gars-là ont des postes en Afrique. Quand je vous disais que ce n'est pas gagné. Pas gagné du tout, même...

Voilà la règle des quatre-quarts... Et nous les regardons passer comme des extraterrestres dans une cage de verre, une cage dorée, une prison sous les tropiques dont les portes sont grandes ouvertes. Spectateurs inutiles. Et les Africains s'adaptent en attendant le prochain qui ne devrait plus tarder. De toutes façons, il ne pourra pas être pire que l'actuel. Oh si, mes frères, le pire est toujours à venir.

Ils n'imaginent pas que les Africains puissent avoir l'audace de les classer en quatre catégories. Tiens, lui dans quelle catégorie est-il ? Le plus incroyable, c'est qu'ils n'hésitent jamais. Je propose que l'Assemblée nationale de notre beau pays, la France, garante de nos institutions, de la bonne utilisation de nos chers impôts (chers est le bon terme) établisse un décret où le salaire de nos fonctionnaires coopérants serait indexé selon le barème des quatre catégories que nous ramènerions à deux catégories : A et B. Un jury représentatif délivrerait le classement. (Hé, ne flippez pas chers fonctionnaires, c'est pour rire !). Les lauréats des catégories C et D seraient pour la catégorie C, mutés au lycée Anatole France de Guéret, département de la Creuse et les lauréats de la catégorie D, au lycée Frantz Fanon de Fort-de-France département de la Martinique ou au lycée Rudy Syllaire de Basse-Terre, département de la Guadeloupe. Là-bas les frères savent comment gérer ce genre d'individu. "Tchébè rèd pa moli."

### **Le plan de carrière**

Très important pour comprendre le coopérant de base. Son "plan de carrière" car une carrière au sein de la boutique "coopération" (affaires étrangères maintenant, c'est encore plus compliqué) ça se construit, ça s'alimente, ça se nourrit. Quand vous avez le salaire du chef d'une grosse entreprise, un statut de diplomate, tous les avantages et bien peu d'inconvénients, vous êtes prêts à vous asseoir sur vos convictions, prêts à bien des compromissions (tiens ""mission, j'ai déjà vu ça quelque part!) . Salaires approximatifs mensuels en 2000 de la gente culturelle coopérative : conseiller culturel : autour de 10.000€, attaché culturel : autour de 8000€, directeur d'un CCF ou d'une alliance française : autour de 7000€. Si, si, je vous assure, j'ai vu les feuilles de paie ! Plus tous les avantages en nature bien sûr du genre voiture de fonction, carburant gratuit, etc...). Vous imaginez bien qu'à ce tarif-là, ils sont prêts à tout pour préserver leur position, leur bout de gras.

"Eh, mais ce sont des pays à risques multiples. Le palu, les microbes, l'agressivité des autochtones à notre égard, l'éloignement de la mère patrie et de nos familles. Il y a plein d'inconvénients aussi dans notre boulot." Tu parles, au moindre problème, les paras débarquent et le tour est joué. Et que devraient dire les millions de travailleurs immigrés

qui subsistent avec des salaires de misère, pour un boulot infernal de douze heures par jour mais qui ont pour seul tort, de n'être pas né du bon côté ?

Mais en fait, on ne leur demande rien ou presque rien. Leur travail n'est jamais évalué et s'il l'était, par qui ? Par plus incompetents qu'eux ? Alors... De bonnes relations à Paris, quelques notions de gestion et d'organisation mais pour ça, ils ont des secrétaires et des comptables compétents à leurs côtés. On leur demande de répondre en français, sans trop de faute d'orthographe aux notes de service, botter en touche s'ils ne savent pas quoi répondre, de toutes façons "ce pays, c'est la merde" alors, quoi qu'ils fassent, quoi qu'ils disent, ils ne seront pas responsables.

"Et puis ce sont tous des marxistes ou anciens marxistes ou néo-marxistes alors, y'a rien de bon à attendre de marxistes-lénino-stalinistes." Non, la seule chose que l'on vous demande c'est de NE PAS FAIRE DE VAGUES. Pas de vagues, surtout pas de vagues. Calme plat et carrière assurée.

C'est pas difficile, pas de vagues, on vous dit... Vous pouvez être le plus génial des allumés visionnaires, le plus insipide fonctionnaire, le plus ectoplasmique des fantômes, la pire des crapules, pas de vagues. Nul ou excellent, la rotation arrive et vous serez, de toutes façons, muté dans un autre poste. Pas de problème, cool ! De la présence au bureau de la mission, propre sur soi, poli, convivial, un peu de Lyon's club ou Rotary, un petit bridge de temps en temps avec la femme de l'ambassadeur, toujours charmante, une soirée poésie (si, si, on l'a vu, je n'invente pas), des gueuletons entre français (mais ça fait très chic d'avoir un ami guinéen, intellectuel quand même car ce ne sont pas tous des analphabètes, vous savez) et c'est le jackpot. Vous l'aurez votre maison en Bretagne ou dans le Périgord pour la retraite. Il faut tenir, tenir quatre petites années avant le nouveau poste sinon, pas bon... Retour à la case départ, lycée de Guéret. Et alors là, imaginez la tête de bobonne. Plus de boys, plus de cuisinier, plus de gardiens, plus de chauffeur, plus de nounou africaine pour les enfants, plus de villa à dix pièces, plus de piscine, plus cet indéfinissable sentiment délicieux de supériorité. Les fins de mois difficiles, le statut social qui s'effondre et les problèmes de couple qui commencent. Le divorce assuré. Le directeur du lycée qui vous prend de haut, ce connard qui n'est jamais sorti de son trou. "Fallait pas vous faire virer de la coopération, mon cher". Ouhhh, bobonne n'aime pas, elle n'aime pas du tout, bobonne. Quelle galère. Vision de cauchemar. Alors, si vous vous ne voulez pas que ça vous arrive, il faut marcher droit, mon p'tit soldat. PAS DE VAGUES, est-ce bien clair ?

"Oui... chef, je marcherai droit, l'image de la France défendrai, devoir de réserve garderai, pas de vagues ferai, coopération française chérirai."

Braves gens qui représentent notre culture millénaire dans ces lointaines contrées peuplées de sauvages ingrats. La patrie reconnaissante. Et ça fait un million d'années que ça dure !

Faut pas l'emmerder le coopérant de base, pas lui marcher sur les pieds. Il ne blague pas, il a un plan de carrière à défendre. Tant pis pour ceux qui se mettront sur son chemin. Il les écrasera, il saura mater la vermine rebelle, écrabouiller les aigris jaloux de la profession libérale.

### **Les francs tireurs**

Et puis il y a les francs tireurs. Les poètes, les amoureux de l'Afrique et de ses femmes. Brillants, arrogants, insupportables pour la médiocrité ambiante, seuls, solitaires. Ils utilisent le système pour se marrer et n'oublie pas de prendre les sous. Un salaire comme ça, ça ne se refuse pas. Incontrôlables visionnaires. Ils ont toujours un train d'avance et ça énerve mais ça énerve... En trois phrases, ils vous démontrent que vous n'avez rien compris à l'histoire et que les problèmes sont ailleurs, là où vous n'aviez même pas imaginé. Ils vont vite, trop vite, trop fort. Ils ne respectent pas les us et coutumes, ils font fi des procédures, ils ont des résultats insolents, ils dérangent, ils échappent à toute logique, ils sont imprévus, ils menacent la petite bourgeoisie coopérante, frileuse, plan-de-carriériste. Ils s'en foutent de se faire virer, ils rebondiront. Ils sont intouchables car

soutenus par d'autres visionnaires hauts placés. Ils énervent, mais ils énervent... On les attaque de tous côtés, ils jubilent, ils aiment le combat, c'est leur raison de vivre. Les Guinéens les adorent, on oublie même qu'ils sont blancs tellement ils sont atypiques. Ils énervent toujours et de plus en plus. Alors les "ras, les pâquerettes" se rebellent, ils leur cherchent des noies, des poux dans la tête, ils n'ont en retour qu'un mépris arrogant. Ça les énerve de plus en plus mais ça les énerve. Ils écrivent à Paris, notes de service, pétitions, audits, ils sont très énervés. "C'est lui ou nous" qu'ils disent. Et puis arrive la ro-ta-tion. Il est déjà parti. Là où il va deux cas de figure : ou il recommencera la bataille de tranchée ou il sera suivi par une autorité compétente qui saura canaliser ses motivations. Quant aux autres, "rotationnés" aussi, ils continueront à alimenter leur plan de carrière, sans faire de vague, surtout pas de vagues. Calme plat et plan de carrière... Tout redeviendra comme avant et les Africains verront arriver le nouveau fonctionnaire et spéculeront sur la catégorie dans laquelle il sera affecté. "La manne est grande, patron !"

### **Sixième épisode : la rencontre**

Mais revenons à notre conseiller culturel de cette fin d'année 87 en Guinée. Le sieur Sancerni. Il nous propose de rencontrer le directeur de la culture, un nommé Télivel Diallo. "Un type super, vous verrez. Si vous n'avez rien à faire, allons-y maintenant". Ni une, ni deux, c'est parti. En route pour le musée Sandervalia. On vous a déjà dit que c'était là que se trouvait la DNC, faut suivre ! La statue du bon colon casqué est toujours aussi verdâtre, le petit Africain toujours autant à ses pieds et la cour du musée toujours aussi vide. Nous rentrons dans le bureau qui nous avait accueilli mais Alain Sancerni en habitué des lieux se dirige directement au fond du couloir et frappe à la porte de gauche. Il passe la tête.

"Hé, Alain, entre donc." dit une voix.

"Je suis avec des amis que je voudrais te présenter"

"Bonjour, comment allez-vous. Ne restons pas là, allons au bar du musée, on y sera plus tranquille pour discuter."

Puisqu'on vous dit que tout se joue dans les premières minutes. À la façon dont on vous reçoit, vous savez déjà à qui vous avez à faire. C'est un métier où la psychologie est une science exacte. Nous nous asseyons, nous commandons des boissons et Monsieur Diallo nous demande :

"Alors qu'êtes-vous venus faire en Guinée?"

Nous lui racontons notre histoire.

"C'est formidable que des Français viennent étudier notre culture, c'est un précédent historique" dit-il en éclatant de rire. Sancerni, manifestement, boit du petit-lait à l'écouter parler. Ils sont très complices. Ça vole haut, faut s'accrocher pour suivre. Trait d'humour, plaisanteries avec, sous-jacent, toujours une petite vérité bien sentie. Sacrés lascars que ces deux-là. Assurément deux pointures.

Les semaines et les mois passent. Doriane était rentrée et je continuais mes chères études de tam-tam avec Koungbanan Condé, un des piliers de la rythmique du Ballet Djoliba. Je revois Monsieur Diallo, toujours avec Alain Sancerni. Nous nous découvrons une passion commune pour John Coltrane, ça aide d'avoir joué avec un autre allumé de la chose Coltranienne, vous voyez de qui je veux parler, un certain Christian.

Un jour Sancerni lâche le paquet, comment et pourquoi, je ne m'en souviens plus.

"N'aurais-tu pas un projet à nous proposer ? Quelque chose de solide, de nouveau". Se tournant vers Monsieur Diallo :

"La France serait prête à intervenir pour soutenir un bon projet".

"Bon, tes cousins sont prêts à financer, tu sais ce qu'il te reste à faire » dit-il avec l'humour scélérat qui le caractérise.

"J'aurais bien une idée".

"Ah, ces artistes, quelle idée ?"

“Celle de créer le meilleur groupe de percussions africaines du monde” dis-je avec un zeste d’humour et de provocation.

Monsieur Diallo interloqué : “Un groupe de percussions ? Pourquoi, la percussion peut présenter un intérêt pour le public international ? Comment ça ?”

Je lui explique l’engouement que je sens monter en Europe pour le djembé, les cours qui se multiplient, je lui parle de Doudou N’Diaye Rose, le Sénégalais, des Tambours du Burundi qui écument la France profonde, de l’exode des grands batteurs guinéens, Mamady Keïta en Belgique, Famoudou Konaté en Allemagne, sans parler de tous les jeunes batteurs qui ne pensent qu’à fuir (quitter la Guinée). Je lui parle de cette véritable science que l’on appelle polyrythmie, de la variété des instruments, de leur puissance d’évocation, du balafon, du kryin, des tambours d’eau, de la multitude de tambours que nous ne connaissons même pas...

“Ça c’est incroyable. C’est ça la percussion. Et dire que nous la cachons dans les coulisses pour laisser la place aux danseurs, que nous minimisons les batteurs et voilà un petit blanc qui arrive dont ne sait où et qui nous dit “c’est la percussion qu’il faut valoriser. Génial. Allons! Tu nous pouds un projet costaud et on va l’étudier. Comment verrais-tu la chose ?”

“Il faudrait recruter les meilleurs batteurs des ballets, les faire répéter ensemble, monter un début de spectacle et voir comment ça fonctionne, mais est-ce que c’est possible ?”

“Oui, oui, c’est possible. Mais tu ne peux pas le faire seul. Les artistes n’accepteront jamais de travailler avec un blanc sur le terrain des ballets. Il te faut quelqu’un qui les connaît bien et cette personne c’est Italo Zambo. Je vais te le présenter. C’est le directeur des Ballets Africains. Tu t’occupes avec lui de la partie artistique et je m’occupe du reste. Quant à tes cousins, ils n’ont qu’à financer car la Guinée est pauvre” dit-il avec un grand éclat de rire en regardant Alain Sancerni.

En cette fin d’année 1987, l’ensemble national des percussions de Guinée venait de naître au musée Sandervalia de Conakry et avec lui, une pléthore de projets qui allaient redynamiser la partie apparente de la vie culturelle guinéenne.

Imaginez l’état d’excitation dans lequel je rentrais au Grillon, mon petit hôtel insalubre près de la gare où du moins ce qu’il en reste. Je passais des heures à griffonner sur le papier toutes les idées qui me traversaient l’esprit. Je réfléchissais. À quels problèmes allions-nous être confrontés ? Par où fallait-il commencer ? J’avais quelques jours pour élaborer les grandes lignes du projet qui allait changer ma vie.

Je revois Monsieur Diallo, devenu Télivel. Lui fait part de mes idées. Il faut un véritable concept qui s’inscrit dans l’histoire du ballet guinéen. Commencer par quelque chose que les artistes connaissent et voir ce que ça devient. Une mise en scène minimaliste qui valorise la percussion, en tant que telle et non le ballet-théâtre comme on le pratique en Guinée. Des costumes, des lumières. Un projet marketing avec des photos, un dossier de presse, un CD, des tournées, une structure administrative. Je lui évoque les problèmes de relations dont me parlent les artistes avec leur direction, les abus d’autorité, les détournements d’argent, les éternels conflits pour la quête du pouvoir et de la position la plus avantageuse. Je l’interpelle sur l’ambiance souvent détestable qui règne au sein des ballets, les difficultés de la vie des artistes nationaux qui gagnent à peine de quoi vivre, leur condition sociale d’une extrême précarité. Je le sais, je suis avec eux tous les jours. Comment des artistes peuvent-ils travailler dans la sérénité dans des conditions pareilles ? Mais de quoi se mêle-t-il le petit blanc ? La première chose qu’il faut faire, c’est de les mettre à l’aise, de monter un système où ce sont les artistes qui sont les premiers intéressés. Travailler dans la transparence avec une politique de haut salaires afin qu’ils soient motivés et qu’ils puissent bénéficier du fruit de leur travail. C’est une évidence. C’est le postulat de base sinon ça ne sert à rien de se lancer dans un tel projet. Et comment faire pour qu’ils ne fuient pas dès la première tournée ? Il faut qu’ils se sentent bien en Guinée.

“Je vois que tu commences à appréhender nos problèmes même si ce n’est pas si simple” me dit Télivel avec un sourire entendu. “Mais il n’y a rien que nous ne puissions régler”. Il a l’air sûr de lui le directeur national de la culture. J’ai l’impression qu’il y croit à ce projet. J’ai aussi le sentiment qu’il ne me dit pas tout, peut-être pour ne pas m’effrayer ? Comme il a eu raison car si j’avais pu m’imaginer les difficultés qui m’attendaient, j’aurais sauté dans le premier avion pour Paris afin de retrouver mon cher Berry et sa tranquillité campagnarde. Il fallut toute la persuasion d’un Télivel Diallo, tout le soutien d’un Alain Sancerni et toute l’inconscience d’un François Kokelaere pour monter un projet pareil. Quelle bande de cinglés ! Nous lancer tête baissée dans le panier de crabes des ballets nationaux. Un état dans l’état. La citadelle imprenable du ballet guinéen. La féodalité instaurée en raison de vivre.

Impossible de la prendre de front, tous ceux qui ont essayé s’y sont cassés les dents. Seule façon de survivre, faire avec, la contourner et surtout, ne jamais la menacer, ne jamais se mêler de ses histoires, tenter de pas se laisser embarquer dans les faux problèmes...

Le faux problème. Érigé en mode de fonctionnement. La logique implacable du complot permanent. Intriguer, déstabiliser. Monter et descendre dans les bureaux pour se plaindre de l’autre. Corrompre dans l’espoir de partager une plus grande part du gâteau, toujours au détriment des autres. Diviser pour régner, écraser pour diriger, écrabouiller pour survivre, terroriser pour durer, bouffer, bouffer l’argent immédiatement avant qu’un autre se serve. Tout de suite, dans l’instant présent et comme tout le monde bouffe personne ne peut rien dire. Exacerber l’ego pour mieux manipuler.

La manipulation. User de tous les stratagèmes pour arriver à ses fins : l’exercice du pouvoir. Quoi de plus facile quand tout le monde y aspire.

La vénalité en guise de religion, instaurée en raison de vivre. Bouffer ou être bouffé, telle est la question que personne ne se pose puisque tout le monde bouffe et rebouffe et surbouffe. Une seule idée en tête, bouffer pour survivre.

Pas voler... Ça c’est interdit. Celui qui vole, on l’exécute, sur place ou on le brûle. Si, si, ça se faisait dans ce temps-là. Volez un poulet et c’est la mort assurée. Bref, passons... Volez les millions de l’état, vous gagnerez le respect de vos concitoyens. Paradoxe des paradoxes. Bon père de famille, bon musulman, bon chrétien, bon animiste mais bouffeurs de millions. Il faut bien nourrir la famille mon frère et Dieu sait si elle est nombreuse.

“Hé, le petit blanc, il ne faut pas dévoiler tous nos secrets, hein !”

Quels secrets ? Vous croyez encore que quelqu’un est dupe ?

La famille ! La grande famille africaine. Celle qui vous tient par le poids de l’histoire. La famille comme un boulet que l’on traîne toute sa vie. Toujours là pour vous soutenir et toujours là pour vous enfoncer. Suprême paradoxe ! Prête à tout pour que le clan obtienne le pouvoir et gare à celui qui ne joue pas son jeu, les karamokos (féticheurs) sauront faire “ce qu’il faut” pour le ramener dans le droit chemin.

La famille qui vous interdit d’exister en tant qu’individu. Qui enterre la quiétude de votre existence et qui met définitivement fin à vos velléités de solitude. Un homme solitaire en Afrique est un homme dangereux, un paria. Vous n’êtes qu’au service de la collectivité. La belle solidarité familiale qui vous ignore quand vous n’avez plus d’argent et qui vous le tape dès que vous en avez. Elle vous écrase, elle vous culpabilise, elle vous manipule. La famille, la belle-famille, de la première femme, de la deuxième femme, de la troisième, de la quatrième. La famille du village, de la première belle famille, de la deuxième, etc... Les enfants, dizaines d’enfants, de cousins, de parents. Des centaines de personnes qui dès que vous avez un petit poste en vue, une petite réussite sociale, le moindre signe extérieur de richesse, vous attendent, vous guettent, vous observent. Essayez de lui échapper pour voir ?

Pour nourrir tout ce monde-là, il faut bouffer. Et ils ont faim, toujours un boyau vide, toujours un problème à régler, toujours un décès et son lot de dépenses. Mille francs, dix mille francs, cent mille francs, un million, dix millions, cent millions, ce n’est jamais

assez. Plus on est riche et plus les demandeurs sont nombreux. Plus vous gagnez d'argent et plus vite vous le dépensez. Plus vous gagnez d'argent et plus vous êtes pauvres ! Et gare au retour de flamme si pour une raison ou pour une autre vos revenus baissent, là, vous n'existez plus et c'est le mépris de ceux qui vous ont encensés la veille. Comment voulez-vous qu'un bon petit blanc judéo-chrétien de base s'y retrouve ? Quelqu'un qui gère des crédits, une carte bleue, un loyer, des budgets, quelqu'un qui se projette dans le temps pour anticiper les futurs problèmes. Là, pas de projection. On gère l'instant présent, demain, on verra bien ! Inch'allah, sé allah diabi, ni allah sona, khalla ti! À la grâce de Dieu. C'est une culture comme ils disent : "Nous en Afrique, on est habitués à ça ! Vous les blancs, vous ne pouvez pas comprendre".

Tu m'étonnes qu'on ne comprenne pas. Mais qu'est-ce qu'il y a à comprendre au fait ? Qu'y a t il que nous ne puissions comprendre ?

"Qu' y a t il de si difficile à comprendre mon frère ? Est-ce que toi tu saisis bien l'affaire, là ? Est-ce qu'au fond, le premier qui n'y comprend rien, ce ne serait pas toi? Hé !"

Ces artistes, qui après plusieurs années de tournées et de salaires conséquents, n'ont toujours pas déménagé ? L'argent leur brûle les mains. Ceux qui ont été obligés de construire une ou plusieurs maisons pour neutraliser la famille, acheter une voiture au grand frère, un taxi pour le père, un taxi pour la mère (chaque taxi rapporte dix mille francs guinéens par jour). Les plus malins, avant d'envisager une quelconque progression, par exemple, la construction d'une maison personnelle ce qui paraît somme toute, relativement aisé avec le salaire de deux ou trois tournées, attendent des années avant de pouvoir faire quelque chose pour eux. D'aucuns depuis quinze ans n'ont toujours rien et ils ont pourtant gagné plus d'argent que nous n'en gagnerons jamais dans notre vie car le salaire est net. Argent comptant. Devises, francs lourds, billets verts. Mais où passe donc tout cet argent ? Dans la famille, on vous dit.

"Et bien, c'est parfait" diront les babas cools, "c'est une redistribution naturelle des richesses, ça dure depuis toujours et les Africains s'en trouvent très bien". Bien sûr mon cousin mais n'est-il jamais passé par votre petite tête que les Africains en sont les premiers à en souffrir ? Regardez dans quel état est l'Afrique.

"Oh là, doucement le petit blanc, l'Afrique n'en serait pas là si vous et vos puissances coloniales impérialistes (le mot est lâché !) n'aviez pas passé des siècles à piller nos matières premières et à industrialiser nos petits travers !"

"Oui, Tonton, nous ne faisons que jouer avec le feu, exacerber une situation que nous entretenons, certes, c'est un secret de polichinelle et ça nous pète régulièrement dans les mains, soit !"

Mais il va bien falloir qu'un jour les Africains se décide à prendre leur destin en main et ce n'est pas nous qui les y aiderons car nous n'avons rien à y gagner. Au contraire, tout à perdre. Nous avons intérêt à ce que les choses perdurent, à entretenir le marasme, à ignorer les génocides, les guerres, les famines, les épidémies, pendant ce temps-là, vos chères matières premières continuent à partir par cargos entiers et à enrichir les gouvernants du monde, ceux qui détiennent le vrai pouvoir, celui de l'argent. L'argent, vous savez l'argent qu'il faut bouffer. Les Africains ne font qu'exagérer le système qui gouverne le monde. Et pour exagérer, ça ils exagèrent, nos frères africains.

"Bouffez un peu" comme disait un ministre de mes amis à ses subalternes "mais pas tout ! Laissez-en un peu pour le projet !". Non, ils bouffent tout et leur appétit est insatiable...

### **Septième épisode : le projet**

Je présente mon projet à Télivel. Projet est un bien grand mot, disons plutôt une esquisse qui traçait les grandes lignes de l'histoire.

Télivel ravi me dit :

"Wha, c'est super. Allons! Mais tu ne peux pas faire ça tout seul, les artistes n'accepteront jamais de travailler avec un petit blanc, il faut que tu travailles avec Italo, le directeur des ballets africains, avec lui tu n'auras pas de problème."

La rencontre avec Italo Zambo fut édifiante.

“Salut, mon gars” me dit-il dans un français parfait avec l’accent d’un titi parisien teinté d’un zeste de provocation. J’ai vécu à Paris du temps de Fodéba.”

Keïta Fodéba ou Fodéba Keïta dans les deux cas vous venez de prononcer le nom de celui par qui toute cette histoire a commencé. Celui que toute l’Afrique allait copier. Il crée les ballets africains à Dakar et les développe à Paris dans les années 50. Pas facile de savoir exactement. Secret d’état. Après l’indépendance, Monsieur Touré Sékou lui propose de venir s’installer en Guinée. Son ballet devient alors “les Ballets Africains de la République de Guinée” et l’on occulte l’histoire “d’avant Sékou Touré” comme si un ballet national ne pouvait avoir un parcours pré-révolutionnaire. Combien d’artistes de ce célèbre ballet connaissent encore aujourd’hui la véritable histoire des ballets Africains ? Probablement bien peu et cela ne leur importe guère. Messieurs Hamidou Bangoura et Italo Zambo, camarades de la première heure de Fodéba le savent mais pourquoi la raconter à ceux qui ne pourraient pas imaginer autre chose que leur ballet est un pur produit de la révolution guinéenne. Et non... Ils existaient plus de dix ans avant que Fodéba n’arrive en Guinée.

“Ah, vous les blancs, vous êtes mauvaises langues, vous dites ça pour vous approprier la fierté du peuple guinéen”.

Mais non mon frère, c’est en Guinée que les Ballets Africains sont devenus le fleuron de l’art africain pendant plusieurs décennies mais pourquoi cacher sa véritable histoire, pas un mot dans les dossiers de presse, omerta. Qu’y a t il a caché ? Les Ballets Africains sont les Ballets Africains, un point c’est tout et leur cheminement incroyable au gré des péripéties de l’histoire ne fait qu’ajouter à leur grandeur.

C’est comme si un jour on occultait le fait que j’ai bossé avec les Percussions de Guinée pendant plus de sept ans. C’est impossible. Personne n’oserait ? Et pourtant si, n’est-ce pas Monsieur Condé... mais c’est une autre histoire nous y reviendrons plus tard. Pour le moment le groupe n’est pas encore constitué, alors raconte-nous comment ça s’est passé. Patience, mes gamins, j’y arrive.

Italo s’avéra un formidable meneur d’homme et accepta sans équivoque le projet de création d’un ensemble national de percussions d’autant plus que les Ballets Africains étaient dans une passe difficile, n’ayant plus de diffuseur, bloqués depuis de longs mois en Guinée sans tournée. En grand professionnel, il comprit immédiatement l’opportunité que constituait le fait d’avoir été retenu pour s’associer au projet en lieu et place où d’autres auraient pu l’être. Il en ressentait une certaine fierté et en vrai artiste, le challenge l’excitait.

Lui, l’étranger, jamais totalement accepté par ses collègues, lui l’héritier toujours jaloux du fondateur, lui qui a développé un incroyable instinct de survie qui lui a permis de rester si longtemps à la tête du plus fameux ballet d’Afrique, pouvait concevoir de travailler avec un étranger, même blanc. Il m’a tout appris ! La façon de fonctionner des artistes, les éternels rapports de force, le poids de l’histoire, des histoires, les tensions ethniques, qui n’en finissent jamais, les personnalités, les techniques de travail, les habitudes bonnes ou mauvaises, les pirouettes, sa désarmante capacité à arriver à ses fins par l’humour, ses clins d’oeil, ses complicités avec les artistes tissées au fil des années de travail, son autorité naturelle, sa faculté à souffler le chaud ou le froid selon les besoins de la situation, son formidable talent de comédien, son enthousiasme, sa compétence. Il était disponible, sympa, complice et souvent imprévisible. Italo était le partenaire idéal. J’observais, j’étais à l’école du ballet guinéen. Il représentait une formidable caution artistique, si Italo était là-dedans, ça ne pouvait être qu’un bon projet. Et si un blanc s’intéressait à la percussion, alors là, c’est qu’il devait y avoir de l’argent à prendre. Les blancs ne se mettent jamais nulle part sans raisons ! Vous avez bien raison mes frères, le blanc est malin, go !

Puis vint l’heure du recrutement. J’en avais touché un mot à Koungbanan. Il m’avait dit : “Au Djoliba, il faut prendre Lancei au dunun, c’est le meilleur des ballets” et Frankis avait désigné les deux meilleurs jeunes batteurs Fatouabou et Tokaïtou.

Pour les ballets africains, le choix était vite fait: Noumoudy, Gbanworo et Laurent. Et les répétitions commencèrent. Le carton ! Imaginez ce groupe de rêve. Les meilleurs batteurs des ballets (eh oui, Mamady et Famoudou n'y étaient déjà plus) réunis dans "leur" ensemble. Un groupe constitué uniquement de percussions, sans danseurs. Les artistes exultaient, s'éclataient. C'était la surenchère permanente de talent, de brio, de virtuosité, la folie à l'état pur.

Un jour au musée, un type vient me parler, agité, maladroit :

"Pourquoi tu ne m'as pas pris dans les Percussions. C'est moi qui ait appris à tous ces gens-là, c'est eux qui t'ont dit de ne pas me prendre"

"Attends, calme-toi, tu es qui, toi ?"

"Je suis Lopez des Ballets Africains, Lamine Soumah"

"Tiens et pourquoi je ne t'ai jamais remarqué dans les Ballets"

"Parce que les gens sont contre moi là-bas alors je ne joue pas ou pas souvent".

Il faut dire qu'il était particulièrement effacé dans les ballets, transparent, écrabouillé, aigri. On lui reprochait son côté lettré, arrogant et aussi d'avoir une femme trop jolie, danseuse avec ça. C'est pas bon dans les ballets !

"Pourquoi Italo ne t'a pas retenu ?"

"Ah, tu sais, on ne peut pas tout dire », tu m'étonnes quand j'appris le fin fond de l'histoire plutôt sordide ...)

"Écoute, viens à la répétition, je vais lui en parler et on verra bien"

"D'accord, merci (enthousiaste). Tu vas voir, tu n'auras jamais aucun problème avec moi, je serais toujours avec toi, je veux absolument quitter les Ballets, tu peux compter sur moi".

Que Dieu t'entende mon cher, s'il existe et s'il n'existe pas, de toutes les façons, on est tous dans la merde, alors...

Lamine vint le lendemain à la répétition, cela n'eut pas l'air de formaliser plus que ça Italo qui l'ignora mais je sentais qu'il y avait quelque chose de pas clair entre eux (on ne peut pas tout dire !).

Je découvrais un batteur brillant, musical, intelligent, plus discret que d'autre mais plus profond. Lamine fut pendant sept ans un proche et il fallut la mort de Noumoudy et l'avènement de Siba Fassou pour nous séparer.

Dieu devait vraiment avoir les oreilles bouchées ce jour-là au musée mais il est vrai que le Tout-Puissant a souvent des problèmes d'audition...

Durant l'année 88, les répétitions succédaient aux répétitions. Quand je n'étais pas là, les batteurs retournaient dans leurs ballets d'origine et dès que je rappliquais, nous reprenions le travail là où nous l'avions laissé. Comme si nous nous étions quittés la veille. C'était ça les Percussions de Guinée, pas besoin de dire cent fois ce que l'on voulait, ils pigeaient de suite. Tout se passait pour le mieux. Télivel faisait taire les mauvaises langues qui ne comprenaient pas pourquoi un petit blanc se mêlait de percussion, les morceaux se mettaient en place, je commençais à donner à Italo des indications de scénographie, le costumier des Ballets Africains nous avait concocté des "accoutrements" bleu et jaune, les plus kitch du monde. Accoutrements, était le mot bien choisi, on aurait même pu dire "déguisement". Mes idées n'étaient pas encore très claires sur la question et j'avais d'autres priorités. La seule chose qui comptait c'était la musique et elle me fascinait.

### **Huitième épisode : la création du groupe**

Et puis vint la première tournée fin 88 en Décembre quelques dates en France pour tester le groupe et faire un disque. Ce fut le début de mes problèmes car monter un voyage n'est pas simple. Il faut payer les billets d'avion, réserver les hôtels, les bus, engager des techniciens, demander des visas, etc... avancer beaucoup d'argent. Je créais l'Association d'Échanges Culturels Franco-Guinéens, histoire d'avoir une structure.

Fatouabou en voyage avec le Djoliba à Cuba ne vint pas. Quant à Tokaïtou, il partit pour les USA quelques semaines avant la tournée sans prévenir personne... Sympa !

Il restait Koungbanan, Lancei pour le Ballet Djoliba et Noumoudy, Gbanworo, Laurent, Lamine pour les Ballets Africains. Le tout supervisé par Italo. Je sentis qu'il faisait monter la pression, cherchant à se rendre indispensable. Les artistes étaient trop autonomes et ça ne lui plaisait pas. C'était son autorité qui était remise en question. Il sentait déjà les choses lui échapper. Tout se passa à peu près bien jusqu'au moment de la paie en fin de tournée quand je voulus payer les artistes directement sans passer par Italo. Là je sentis que ça coinçait et il me dit que ça ne se faisait pas, que les producteurs avaient l'habitude de donner l'argent aux cadres qui ensuite payaient les artistes. C'est tout ce que je ne voulais pas car les artistes m'avaient prévenu. "Si tu fais ça, il bouffera notre argent. Nous n'aurons que des miettes et nous ne pourrons rien dire !". Je les payais donc directement et lui confiait le dividende qui revenait à la Direction Nationale de la Culture. Il n'apprécia pas du tout et je sentis que notre relation avait pris un coup dans l'aile. J'étais bien loin de me douter que c'était tout un système d'abus de pouvoir que je remettais en cause. Des années de pratiques abusives où les directeurs de ballet profitaient de leur position pour se servir les premiers et laisser la part du pauvre aux artistes. Et les artistes, manipulables et corvéables à souhait, n'avaient pas leur mot à dire sous peine de ne pas être retenus à la prochaine tournée, ce qui signifiait alors la perte de leurs modestes avantages.

Le retour en Guinée fut mouvementé et Italo commença à se plaindre auprès de Télivel. Il commença à se désintéresser du groupe. Sa présence aux répétitions se faisait plus rare. Télivel, connaissant à la perfection ses hommes, su qu'il fallait que notre collaboration s'arrête. Il lui demanda donc de rejoindre les Ballets Africains et décida de stabiliser le groupe et de détacher certains des éléments des Ballets. Il me demanda quels artistes je

voulais garder et me pria de négocier avec les deux directeurs des ballets Frankis et Italo afin que l'absence de plusieurs éléments ne vînt pas troubler leur organisation.

Frankis à son accoutumée fut impérial:

“Le ballet Djoliba est derrière-toi, n'oublie pas que c'est nous qui t'avons accueilli. Tu es notre fils”.

“Mon apprenti” comme dit encore aujourd'hui en 2001, Lieutenant Moussa Keïta, oncle de Mamady alors un des cadres du Djoliba.

Je n'ai pas oublié, Frankis, ni la première heure, ni toutes ces années. C'est la Guinée qui t'a oublié mais dès que notre Centre International de Percussions sera fini, le premier disque que nous produirons, ce sera le tien. Parole de petit blanc. Et tu nous remonteras ta fabuleuse “Pyramide des rythmes” tant copiée. J'espère seulement que Dieu te donnera la force de tenir jusque-là pour que tu puisses finir en beauté. (Dieu ne m'a hélas, pas écouté...)

“Mais Frankis, si nous prenons ton meilleur batteur, Fatouabou et deux de tes meilleurs éléments, Koungbanan et Lancei, il ne te restera plus personne ?”

“Mais si, il y a beaucoup de batteurs en Guinée, ne t'en fait pas. Il te faut les meilleurs pour cet ensemble national ! C'est l'Ensemble National des Percussions de Guinée n'est-ce pas? C'est pour toute la Guinée alors prend les ?”

Koungbanan Condé au kenkéni. Un petit bonhomme talentueux. Malinké. Artiste de la première heure du Ballet Djoliba ? Originaire de Kouroussa, haut lieu de la percussion guinéenne. Charmant, disponible, travailleur, discipliné, motivé. Mon prof aussi...

Lancei Kanté. Malinké, ancien danseur, excellent joueur de doundoun. Séducteur avec sa grande taille et son sourire ravageur. Totalement indiscipliné, souvent incontrôlable, avec une réputation détestable au sein des ballets car grande gueule, pas facile à manoeuvrer, la terreur de l'encadrement du Djoliba. Et pourtant, il allait devenir le plus charmant des hommes et un artiste extraordinaire de présence et de charisme.

Aboubacar Fatouabou Camara, Soussou, l'incompris. Celui dont le phrasé dérouta les batteurs qui le dénigraient à cause de son manque de puissance. Toute la finesse, la délicatesse, la dextérité du djembé Soussou. Un touché incomparable, un fouetté devrait-on dire. Mais fragile car trop généreux. Le coeur sur la main et une propension à vouloir gérer tous les problèmes de son quartier et quels quartiers. Sandervalia et Corontie. Deux des quartiers les plus populaires de Conakry. L'homme qui jouait les yeux au sol car personne ne lui a jamais dit de les lever pendant onze années passées dans les Ballets. Celui qui allait devenir un de mes plus proches amis lors des années de plomb. Abou le fidèle, Abou la droiture, Abou au caractère d'acier trempé. Abou le malin, le meneur d'homme, la synthèse faite homme de la psychologie africaine. L'homme de tous les coups durs, de toutes les campagnes, de tous les dérapages contrôlés et incontrôlés. L'enfant de Conakry I. Un comme ingérable. Un comme incontournable. Un comme infiniment sympathique et exaspérant de gentillesse. Un comme unique, un comme Abou, mon ami.

Pour les Ballets Africains, la négociation fut plus délicate. Un jour Italo déboule chez moi dans la petite chambre que je louais à Kouléwondy dans le centre ville.

“Mais ça ne va pas. Tu veux bousiller les Ballets Africains ? Si tu prends nos meilleurs batteurs qui va-t-il nous rester ? »

“Écoute Italo, il n'est pas question de gêner les Ballets Africains. Donne deux batteurs aux Percussions de Guinée et garde les deux autres. Avec les stagiaires que tu as, tu n'auras aucun problème. Il y a deux choses bien séparées : un, le cas de Noumoudy et de Gbanworo. Deux, le cas de Lamine et Laurent. Les deux meilleurs solistes sont Noumoudy et Gbanworo, tu le sais. Peux-tu donner Noumoudy aux Percussions et garder Gbanworo au ballet”.

Les deux avaient leurs qualités et leurs petits travers. Noumoudy avait la tête dure (mais Gbanworo aussi !) mais je trouvais qu'il avait une présence incomparable et une efficacité redoutable sur scène, un charisme naturel. Comme une affirmation exacerbée de son

identité de Malinké pur et dur. Hautain, orgueilleux, droit comme un i, sûr de lui, ne supportant pas la contradiction mais tellement attachant.

Gbanworo aussi buté mais plus complet, bourlingueur, capable à la différence de Noumoudy, de jouer les rythmes Soussou. Puissant, frappeur, cogneur de tam-tam, bête de scène. Les deux meilleurs batteurs des ballets de l'époque. Ma proposition arrangeait Italo et il ne s'y opposa pas. Il avait probablement ses raisons secrètes pour accepter ce choix ? Quant au cas de Lamine et de Laurent, mon choix était fait. Bien qu'il soit un excellent batteur, je ne voulais sous aucun prétexte de Laurent à cause d'un de ses petits travers que je n'étais pas prêt à assumer. Cette même raison qui nous obligea plus tard à nous séparer de Solo et Bakary dans Wofa, pourtant eux aussi excellents artistes. Italo me proposa spontanément Lamine comme s'il voulait s'en débarrasser, trop content d'éloigner quelqu'un avec qui il avait manifestement eu un contentieux grave. Lamine avait un son clair, puissant et des phrases qui se voulaient plus musicales que la moyenne. Souvent réservé, toujours arrogant mais très professionnel.

Je me retrouvais avec cinq batteurs : une rythmique d'enfer composée de Koungbanan et Lancei et trois solistes brillants aux styles très différents. Restait à trouver deux autres batteurs car je pensais que le chiffre sept était bon pour ce groupe. En plus scénographiquement, c'était l'idéal. Un doundoun au milieu et trois artistes de chaque côté dans une formation en V, ouverte en direction du public. Il y avait déjà dans ce symbole toute la Percussion de Guinée !

Fatouabou avait été chercher à Kindia, une proche province de Conakry, un bon batteur qu'il présentait comme un très bon accompagnateur qui serait utile dans le groupe pour porter les solistes : Aly Sylla. Je vis arriver un drôle d'oiseau, grand, très mince, les cheveux naturellement défrisés, sans dents sur le devant, ce qui lui donnait une allure bizarre. Il parlait peu, étonné quelque peu qu'Abou ait pensé à lui. Comme il ne savait pas où coucher, il dormit chez moi, à même le sol, sur une natte, content de son sort. Il fut tellement discret lors des premières répétitions que je crois bien que les artistes se firent à lui, s'habituerent à sa présence et comme il ne faisait pas de solos, il n'était pas une menace pour eux. Ils l'ignoraient presque sauf Abou qui le chapeautait. Il trouva sa place dans le groupe ainsi, sans faire de bruit et nous constatâmes par la suite qu'il avait une intelligence rapide et qu'il était un de ceux qui comprenaient le plus vite les arrangements ou les indications de mise en scène que je demandais.

Il ne manquait plus qu'un batteur. C'est Morciré Camara qui me le conseilla. Mamadouba "Petit" Camara. Un esprit d'enfant dans un corps de géant. Une brute, une force de la nature, une bête. Quand il frappait son djembé, il dégageait comme une sorte de puissance animale, primitive, première. Une présence scénique exceptionnelle, un véritable phénomène. Extraordinaire de naturel. Il lui arrivait souvent de prendre la vedette aux vieux briscards des ballets tellement il enchantait le public. Ce qui les faisait rager...

Les sept étaient là. Le sept majeur du plus grand groupe de djembé jamais constitué pour la scène dans l'histoire de la percussion et je signe. Jamais aucun groupe n'a joué comme celui-là la percussion du ballet moderne d'Afrique de l'Ouest et plus jamais aucun groupe ne jouera plus comme ça. Aucun groupe n'a eu cet équilibre, cette respiration, cette complicité. Que ceux qui ont vu et entendu l'Ensemble National des Percussions de Guinée de 1988 à 1995 me contredisent ! S'ils disent le contraire, ne les croyez pas ! Ils sont ou jaloux ou sourds ou de mauvaise foi. C'était une bombe : la quintessence de ce que la culture guinéenne peut produire de mieux dans le genre. Un spectacle total, sans frime, sans fioriture, sans exotisme déplacé, sans baratin, sans démagogie, sans les excès du show biz dans lesquels se fourvoient les batteurs d'opérette, sans surenchère de vélocité à trois francs cinquante dans laquelle se perdent les batteurs aux cheveux jaunes. Une machine à rythme cohérente, accordée comme un piano, fragile comme un violon, tout simplement sublime. La Percussion de Guinée n'avait pas besoin de paraître, elle "était", tout simplement, avec l'insolence de la maîtrise de son art, sûre d'elle même,

comme l'assurance tranquille de l'affirmation d'une réalité. Ils te clouaient au siège aussi sûrement qu'avec de la colle forte. Ils te coupaient le souffle à te faire oublier qu'une respiration est nécessaire de temps en temps pour survivre ! Mille fois je les ai vus jouer ou répéter, mille fois ils m'ont coupé le sifflet.

Mille fois je n'en croyais pas mes yeux et mes oreilles. Mille fois j'ai été subjugué de la réalité d'un tel miracle. Mille fois j'ai remercié les dieux de m'avoir donné la possibilité de naviguer sur cette vague. Les Percussions de Guinée, c'était quelque chose en ce temps-là, mon gars !

### **Neuvième épisode : le choc des cultures**

Paradoxalement, je n'ai pas beaucoup de souvenirs des années qui se sont écoulées de 88 à 94. Si ce n'est la vie qui passe, le travail, les répétitions, les tournées. Les choses se déroulaient presque naturellement, sans véritables problèmes. Mes proches vous diront que j'ai occulté les difficultés passées et que c'est un des traits de mon caractère car d'après eux, j'en bavais. Les trois premières années surtout. Plus je cherchais à comprendre ce qui se passait, moins je comprenais...

J'apprenais toujours au gré de mes incessants allers-retours en Guinée. Je partais, je revenais quelques semaines après. Le boulot était fait, même si Italo profitait de mes absences pour retourner aux Ballets Africains, les artistes répétaient, un peu. Ils n'avaient pas été habitués à s'autogérer. L'absence d'une autorité présente au quotidien leur pesait, la stricte discipline de l'époque révolutionnaire leur manquait. Ils étaient un peu orphelins d'une autorité.

La première chose qui m'a choqué c'était l'attitude des Malinkés - Noumoudy, Koungbanan et Lancei - très suffisants à l'égard des Soussous - Fatouabou, Lamine, Aly et Mamadouba. Chassez l'histoire en Guinée, elle revient au galop. Depuis des siècles les Malinkés avaient dominé le Mandingue et vingt-six ans de pouvoir d'un autre Malinké n'arrangeaient rien. Quand ils ont commencé à me dire "ne t'occupe pas de ces gens-là (en parlant des Soussous), ils ne connaissent rien, la percussion c'est nous" et que parallèlement ils n'arrivaient pas à jouer les rythmes Soussou, j'ai commencé à me poser des questions. Et les Soussous laissaient faire, comme désabusés devant leur attitude, comme "pas concernés par autant de bêtise" et moi, au milieu. Je comptais les points. Le premier grand problème d'ego qu'il fallut gérer fut celui de Noumoudy et de Koungbanan. Comme par hasard le problème du leadership se trouvait entre ces deux-là. Koungbanan était le vrai moteur des Percussions, c'est lui qui s'occupait du matériel, qui était le plus motivé, le plus discipliné. J'avais été son élève donc naturellement plus proche de lui. Il n'hésitait pas à mettre la main à la poche pour acheter une peau ou remplacer un instrument abîmé. Noumoudy, lui, c'était l'orgueil. Cet orgueil démesuré des gens simples qui les noie dans une carapace de certitudes qui les fait se buter à tout propos et qui fait qu'ils ne supportent pas la contradiction. À chaque fois que nous discutons, il était contre. Il ne savait ni pourquoi, ni comment mais il était contre... Ce qui entraînait des discussions interminables pour ne rien dire. Même Koungbanan et Lancei, ses parents, en étaient gênés et rien à faire... Quand il avait dit "non" c'était "non". S'il comprenait qu'il s'était trompé, c'était encore pire, son orgueil monumental ne lui permettait pas de faire marche arrière alors il s'entêtait. Borné, buté, fermé.

Nous avons convenu avec Koungbanan de nommer deux chefs tambours : lui et Noumoudy. De toutes façons, Noumoudy n'aurait jamais accepté autre chose.

La situation devenait préoccupante au sein du groupe tellement son comportement systématiquement négatif freinait le travail. Nous décidâmes d'abord avec Koungbanan et ensuite avec les autres membres, de mettre sa photo sur l'affiche afin de le neutraliser et d'adopter un petit stratagème qui consistait à commencer toutes nos phrases par "n'koro Noumoudy" (grand frère). L'effet fut immédiat. À chaque fois que nous l'interpellions, il répondait "namou" (ce qui veut dire à peu près "oui, je t'écoute, je suis disponible, je suis à ta disposition") et soudain il acquiesça tout. Les discussions

devinrent aisées, d'une limpidité incroyable, nous pouvions enfin tenir des propos cohérents en groupe, échanger des idées et progresser.

Noumoudy devint adorable, il voulait simplement que l'on dise que c'était lui le chef, à partir du moment où nous jouions le jeu, tout devenait simple. De plus, il prit son rôle très au sérieux et se mit à donner des conseils aux uns et aux autres, à donner des leçons de tolérance, à sermonner les retardataires, il devint même médiateur lui qui faisait obstruction à toute proposition. Le monde à l'envers. Koungbanan en riait, mais il était écrasé par l'autorité naturelle et le charisme de Noumoudy. Il n'aurait jamais osé s'opposer à lui. Lancei non plus d'ailleurs qui supportait avec flegme ses excès d'autorité. De toutes façons Lancei n'en a toujours fait qu'à sa tête mais il respectait beaucoup la logique du groupe. Quant aux Soussou, ils s'en moquaient complètement et Noumoudy n'osait pas trop les affronter. Ils n'étaient eux-mêmes d'ailleurs pas très solidaires. Lamine était à part, il a toujours été à l'écart du groupe et Fatouabou faisait le tampon entre les deux jeunes Aly et Mamadouba et les "vieux".

Il était aussi très important dans la médiation avec le clan Malinké du fait de sa proximité naturelle de Koungbanan et Lancei dans le ballet Djoliba.

Cette situation qui dépasse l'anecdote en dit long sur les rapports humains. Je constatais plus tard que cette façon de faire était en fait un grand classique des hommes de pouvoir en Guinée et que tout exercice d'une autorité passait inéluctablement par une connaissance très approfondie des rapports humains ancrés dans le comportement traditionnel. La dialectique marxiste aidant, le "savoir parler" prend des proportions impressionnantes en Guinée.

Quand j'y pense, il me fallut en fait presque trois années pour accorder les artistes entre eux. Trois années pour comprendre que je ne comprendrai jamais rien à ce pays et à cette culture. Trop compliqué, trop complexe, trop de données à intégrer, trop d'histoires sous-jacentes. Après trois ans de prise de tête, je décidai de prendre la Guinée et les Guinéens comme ils sont. Je laissais de côté mes réflexes judéo-chrétiens, la propension historique de mon peuple à vouloir sauver le monde pour mieux s'enrichir, à tout juger, à décider de ce qui est bien ou mal, bon ou mauvais et les choses devinrent beaucoup plus simples.

Des anecdotes qui me reviennent à l'esprit et qui en disent long sur nos rapports ? En voici une autre. Le jour où nous avons commencé à travailler la pièce des kryins (tambour xylophone). C'était à la Paillote à Camayenne. J'avais cette idée là en tête. Faire une pièce avec six kryins et un dunun. Un genre de pièce musicale très en place, un peu comme une oeuvre de percussion contemporaine très écrite mais adaptée à la réalité guinéenne. Ça ne s'était jamais fait dans les ballets. Donc je prépare le terrain avec Koungbanan, mon grand complice de l'époque qui était prêt à tout essayer et il amène des kryins. Tout de suite Noumoudy s'oppose :

"Ce n'est pas possible, tu ne connais pas (son grand argument), on ne peut pas faire un morceau avec ça dit-il d'un ton méprisant.

(cette scène devait se passer avant qu'on l'ait mis sur l'affiche !)

Dans ces cas-là, Koungbanan et Lancei étaient obligés d'acquiescer par solidarité ethnique, même s'ils n'étaient pas d'accord avec lui.

"Oui, bien sûr, n'koro, mais on va juste essayer quelque chose avec les enfants (les plus jeunes Aly, Mamadouba et Abou). C'est pas pour le jouer, c'est pour essayer quelque chose."

Abou et Lamine étaient déjà très complices avec moi et avaient parfaitement compris là où je voulais en venir. Ne serait-ce que pour contredire les Malinkés, ils s'empressent de faire ce que je leur demande.

"Abou, tu prends un rythme, celui que tu veux, Aly et Mamadouba vous faites les accompagnements (rythmes complémentaires)".

Ils commencent à jouer. Aussitôt Lamine se met à jouer aussi. Polyrythmies à quatre voix. Ça décolle au quart de tour. Blocages, solo; les Soussous ont cette incroyable capacité à tout de suite s'éclater, trop contents de montrer aux Malinkés qu'eux, Soussou, pouvaient comprendre et faire instantanément ce que le petit blanc demandait et que ça fonctionnait. La scène dure un bon moment. Je vois Noumoudy dépité, embêté, embarrassé, dépassé par les événements. Je fais un petit signe discret à Abou et Lamine pour faire le blocage et arrêter la musique.

Aussitôt Noumoudy s'interpose :

"C'est ça que tu veux mais nous aussi on peut le faire (sous-entendu, nous les Malinkés), ça ce n'est rien, c'est très facile"

(faisant l'innocent, arme redoutable) "Ah bon, tu peux le faire aussi, alors allons! Lancei, prends le doundoun, Koungbanan un autre kryin et quel rythme on va faire n'koro ?"

Et Noumoudy superbe d'une autorité retrouvée :

"Bon, faisons Mendiani (rythme Malinké bien sûr)", dit-il en regardant les Soussous qui n'en pensèrent pas moins.

Le travail sur la pièce de kryin au sein des Percussions de Guinée était né. Celle-là même qui devait devenir un grand standard des percussions mandingues et que le monde entier nous copierait.

Une autre anecdote charmante, puisque nous sommes sur les confidences. La création de la pièce des tambours d'eau. C'était à Gbessia-port, là où répète Wofa actuellement. C'est à peu près le même scénario. Koungbanan avait amené à ma demande sept double calebasses et j'avais envoyé quelqu'un acheter de l'eau car l'eau est une denrée rare dans ce quartier.

Les artistes souriaient. Aucun d'eux n'y croyait. Noumoudy, toujours lui, avait commencé à dire que :

"C'est les femmes qui jouent ça et nous, les hommes, on ne peut pas en jouer". Quelle était la part de vérité ?

Du coup les Soussous n'étaient pas très chauds. Si les Malinkés ne voulaient pas s'abaisser à en jouer, eux non plus.

"De toutes façons, ce n'est pas un instrument, on ne peut pas jouer sur ça...(air connu !)"

Pourtant j'y tenais à cette idée. Elle nous aurait permis de faire un autre morceau, plus cool, avec un nouvel instrument, de plus tellement emblématique de l'Afrique mais mon équipe de tête de bois ne voulait rien entendre. Que faire ? Comme d'habitude, comme Noumoudy s'était buté Lancei et Koungbanan attendaient mais cette fois-ci les Soussous ne se mettaient pas de mon côté. Alors j'allais jouer mon joker. La salle était pleine de monde plus de cent personnes, enfants et adultes confondus qui venaient voir les Percussions de Guinée travailler avec le petit blanc et je commençais à bien connaître les petits travers et les faiblesses de la personnalité de Noumoudy qui était grande gueule mais jamais méchant. Eh bien puisque c'était comme ça, je m'agenouillais derrière les trois calebasses centrales et je me mis à jouer. C'était la première fois que je me permettais de toucher aux instruments devant les artistes. L'effet fut immédiat les enfants hurlèrent de joie, "le fote joue des yé dunun". Noumoudy fut estomaqué ! Le petit blanc lui volait la vedette à lui, le grand patron du djembé Malinké, le chef tambour de l'Ensemble National des Percussions de Guinée, le frappeur des Ballets Africains, l'enfant de Kouroussa, patrie du djembé, les blancs n'allaient quand même pas lui montrer ce qu'il doit faire sur un tambour, même un tambour d'eau, même si c'est les femmes qui le jouent, en plein Conakry, dans cet hangar de tôle situé derrière l'aéroport international et devant des centaines de ses compatriotes, Soussou de surcroît.

Il me dit avec autorité : "Pousse-toi, je vais jouer !"

Il se met devant les trois calebasses centrales, tout de suite je demande aux deux jeunes plus souples et sans états d'âme, Aly et Mamadouba de prendre les deux calebasses situées de chaque côté pour l'accompagner et le tour était joué. Merci n'koro. Une autre superbe pièce était née.

Vous voyez que ce n'était pas si facile que ça de diriger l'ensemble national des têtes de bois de Guinée...

## **Dixième épisode : funeste année 95**

Et puis vint cette fameuse année 95, l'année de tous les dangers...

Elle avait très mal commencé ? En Janvier, je vins en Guinée pour répéter avec le groupe dans l'idée de monter de nouvelles pièces et préparer la tournée suivante après en avoir informé en long et en large les artistes.

Première répétition, manque Lamine ? Personne ne sait où il est ! Nous passons dans sa famille à Matam (nous répétions alors juste à côté de chez lui, à la maison des jeunes). Ses parents sont assez vagues : "Il n'est pas là, mais il revient". Les jours passent, pas de Lamine. Nous apprenons par des amis qu'il est parti à Boké en province encadrer un stage de percussions avec son "parent" Alphonse. Puis c'est au tour de Noumoudy de nous informer qu'il a des stagiaires allemands et qu'il ne peut pas venir à la répétition. Il négocie mais je sens un sacré malaise car c'était la première fois que je rencontrais ce type de comportement. Quelques jours avant mon départ, je fais convoquer les artistes à la direction nationale de la culture avec Télivel et Saïdou son adjoint de l'époque, aujourd'hui directeur. Lamine est d'emblée très agressif au point que Saïdou et Télivel sont obligés de le remettre sérieusement à sa place. Nous sommes tous étonnés de son attitude et cela ne présage rien de bon.

Noumoudy arrive en France un peu avant les artistes pour faire un stage à Lyon avec les élèves de Nasser Saïdani. Dès son arrivée, Nasser m'appelle. Noumoudy n'est pas bien, il est malade alors que je l'avais laissé quelques jours plus tôt à Conakry en apparence bonne santé. Son état se dégrade très vite et il est obligé de le faire hospitaliser. Les médecins sont perplexes et réservent leur diagnostic. Noumoudy est de plus en plus mal. Nasser est formidable, il va le voir régulièrement et le suit auprès du personnel hospitalier.

Parallèlement la tournée commence, sans Noumoudy et les artistes assurent à six. Je les informe que Noumoudy est gravement malade, au début, ils sont concernés puis semblent s'en désintéresser quelque peu. En remontant sur Paris, nous allons le saluer à l'hôpital.

Et la nouvelle tombe : Noumoudy est atteint d'un lymphome foudroyant. Le genre de maladie invraisemblable qui vous liquéfie un bonhomme en quelques semaines... Coup de massue. Noumoudy, pas lui, pas notre copain N'Koro Noumoudy, il doit y avoir une erreur ou alors il doit être possible de le soigner...

Le grand professeur de Lyon que je rencontre ne me laisse aucun espoir. Il propose une chimiothérapie "pour le principe", en me sous-entendant qu'il n'y a aucune chance et qu'il n'a jamais vu personne en revenir. "C'est l'affaire de quelques semaines voir au maximum un mois ou deux". Coup de bambou...

La tournée se termine, je suis à cran. Juste avant le départ, je paie les artistes au tarif de l'ancienne tournée, c'est-à-dire un peu moins cher. Ils gueulent pour savoir pourquoi je fais ça. "Parce que nous n'avons pas pu répéter au mois de Janvier et que j'ai dépensé inutilement mon billet d'avion, mon séjour et mes frais et que vous vous comportez comme des gamins". Erreur fatale ! On ne joue pas avec l'argent d'un guinéen surtout s'il s'agit d'un problème du passé. On utilise la situation passée pour gérer l'avenir. On ne met jamais les gens devant le fait accompli au risque de provoquer des réactions passionnelles ingérables, ce qui fut le cas. J'appris cette nuance que beaucoup plus tard. Comme par hasard le plus virulent fut Lamine, tiens, tiens, justement celui qui était à l'origine du problème. Autre détail qui m'avait surpris, il avait fait une longue interview pour un journal hollandais pendant la tournée sans jamais avoir cité mon nom, ce qu'il n'aurait jamais fait quelques mois auparavant. Il y avait anguille sous roche.

Nous nous engueulons. Des mots sont dits. Je les envoie paître : "Si c'est comme ça, alors que Noumoudy est hospitalisé et que vous vous ne respectez pas votre travail, moi j'arrête..."

El Hadj, présent sur cette tournée, essaie de calmer le jeu. Non, la seule chose qui préoccupe les artistes ce n'est pas que nous allons perdre Noumoudy, ce n'est pas que le

groupe ne répète plus en Guinée, ce n'est pas que le groupe soit mis en péril par ces deux circonstances, c'est seulement le fait que le petit blanc ait osé faire acte d'autorité sur eux et de façon frontale avec ça.

Sur la forme, ils avaient raison. Après sept ans de Guinée, je n'avais pas encore tout compris dans le comportement réactionnel d'un artiste issu des ballets nationaux et je n'avais pas encore assez de nerfs pour encaisser la mort prévisible d'un ami proche, tout en restant centré sur la situation du moment. Aujourd'hui, je m'y prendrai autrement et j'ai depuis géré avec Wofa des situations aussi tendues sans perdre mon sang froid.

Sur le fond, ils furent lamentables comme ils savent désespérément l'être quand ils pensent que leurs intérêts immédiats sont compromis, mes bons amis guinéens.

Combles de circonstances entre temps, les données avaient changées en Guinée. Télivel restait directeur de la culture mais rattaché à l'enseignement supérieur alors que les arts allaient quant à eux, à la Jeunesse. Les artistes étaient dorénavant sous l'autorité d'un nommé Siba Fasou, qui sut utiliser l'influence auprès de la présidence d'une de ses proches pour se faire nommer directeur national des arts. Siba Fasou, le charmant Siba. Nous ne vous permettrons pas de faire la moindre analogie avec la signification française de son nom, ce serait trop facile... Télivel lui avait donné la responsabilité du théâtre national, après l'avoir rapatrié du Sénégal où il était en perdition. La petite histoire soulignera que c'est avec le dividende des tournées des Percussions de Guinée que la direction nationale de la culture avait payé son billet d'avion de retour.

Ce type prend ses fonctions en disant au personnel de l'ancienne DNC : "la mafia Télivel-François, c'est fini maintenant, le patron, c'est moi..." Ambiance. Comme la mémoire de certains est courte !

Évidemment, Koungbanan et Lamine rappellent dans son bureau, fort de l'absence de Noumoudy qui était en train de mourir dans un hôpital de Lyon, et lui font allégeance.

Normal, quand le pouvoir change, les hommes ont une capacité extraordinaire à retourner leur veste sans aucun état d'âme, sans aucun scrupule et sans la moindre honte. En Guinée, cette mode vestimentaire est une habitude des plus répandues comme dans tous les pays du monde bien sûr, mais quand même, avec une grande propension à la démultiplier à la mode africaine...

Les semaines passent et l'état de Noumoudy s'aggrave selon les prévisions du professeur. Il me convoque et m'informe qu'il n'en a plus que pour quelques jours ou une semaine ou deux.

"Que faut-il faire ? Qu'il décède à Lyon loin de sa famille ou faut-il le rapatrier en Guinée afin qu'il s'éteigne auprès de ses proches". Le choix est vite fait. Il faut absolument qu'il rentre en Guinée, que sa famille se fasse à l'idée de sa disparition et qu'elle puisse faire les rituels de passage. Nous le faisons rapatrier accompagné d'un médecin. Quinze jours, après Noumoudy Keïta rejoignait ses ancêtres au paradis des djembé fola.

Quelques mois après, je reviens en Guinée, histoire de prendre la température du nouveau pouvoir. Je suis convoqué à la direction nationale des arts. Siba Fasou m'y attend avec qui, je vous le donne en mille: Lamine Soumah et Koungbanan Condé. Tiens, où sont les autres ?

Siba commence : "Ca ne va pas du tout, les artistes se plaignent de vous".

"Tiens, ils ne se sont jamais plaints en huit ans de travail et tout d'un coup, ça ne va plus, j'aimerais savoir pourquoi » répondis-je.

Et savez-vous ce que nos deux bonshommes me reprochent ? Pas d'être un mauvais directeur artistique, le monde entier apprécie l'Ensemble National des Percussions de Guinée, pas d'être un escroc, ils ont gagné plus d'argent en huit ans que durant toute leur vie, pas de les avoir payés moins lors de la dernière tournée, il faudrait reparler des absences mais de les avoir emmenés au restaurant midi et soir pendant les tournées au lieu de leur donner un défraiement nourriture... Voilà le travail, huit ans d'un boulot immense doublé d'un résultat incroyable et deux mecs, misérables de médiocrité, rattrapés par le manque de formation insensé des ballets nationaux, manipulés comme

des enfants par le premier nommé venu de nulle part, qui me reproche de les avoir traités comme les princes qu'ils étaient, de les avoir logés dans les meilleurs hôtels, de leur avoir donné des conditions de tournées décentes, de les avoir payés comme des rois. Comme si, au moment où je les accompagnais sur les tournées, j'aurais pu aller manger seul dans un restaurant et les laisser dans le bus avec leur sac plastique et leurs hamburgers froids ?

C'est ça qu'ils voulaient pour économiser 3,50F et ramener un magnétoscope de plus, aussitôt grillé à la première saute de tension ? Bien sûr que c'est ça... Ce côté gagne-petit désespérant des artistes du tiers-monde qui sont prêts à s'asseoir sur leur dignité pour économiser ou gagner quelques francs. J'avais une autre image des Percussions de Guinée, je voulais que partout où nous passions, les gens voient que nous n'étions pas un groupe comme les autres. Nous étions l'Ensemble National du premier pays de percussions d'Afrique, le fleuron du gratin des artistes nationaux guinéens et nous étions ceux-là, la classe, en apparence car chassez le naturel, il revient au galop...

El Hadj Djéli Sory Kouyaté m'a dit un jour : "Fais attention avec tes gens car si tu prends un crapaud et que tu le mets en haut de l'arbre bien au sec, dès que tu auras le dos tourné, il redescendra chercher la vase !". Dieu qu'il avait raison...

Donc j'explique tout ça au nouveau directeur, mais je sens qu'il y a autre chose.

Koungbanan n'est pas très à l'aise, il sait parfaitement qu'il joue la carte de Siba contre moi pour obtenir plus de pouvoir. Lamine, quant à lui à l'arrogance de ceux qui sont sûrs de leur coup (tu parles il sera le grand perdant de l'affaire car Koungbanan sera nommé directeur artistique - comme s'il était capable d'en assumer les fonctions - et Lamine, responsable administratif, c'est-à-dire rien et le groupe reviendra ainsi aux mains des Malinkés).

Et le directeur, le fameux Siba, nom qui fait aujourd'hui sourire ceux qui l'ont approché dans cette fonction (il aurait tellement mieux fait de rester un créateur de théâtre où il n'était pas si mauvais mais l'appât du pouvoir...), me fait comprendre que la rencontre est terminée et que nous nous devons nous revoir en aparté. En sortant de cette réunion et devant l'attitude des deux lascars, je savais que mon histoire avec les Percussions de Guinée était finie.

### **Onzième épisode : le grand féticheur**

Quelques jours plus tard, Siba Fasou me re-convoquait. Il commença par quelque chose du genre : "Maintenant le nouveau patron, c'est moi, tu dois bien le comprendre, ce n'est plus Télivel." C'est lui qui n'avait rien compris au film. Ma relation avec Télivel n'était pas intéressée mais amicale, fraternelle et bien davantage. Tout le secret est là, si secret il y a ! Nous n'avions pas passé toutes ces années à bourlinguer ensemble, à lutter pour que la culture guinéenne ne sombre pas avec les affres de la nouvelle ère, à préserver ce qu'il était encore possible de sauver, à accompagner ceux qui irrémédiablement n'auraient pas les moyens psychologiques et intellectuels de se remettre en question, pour que le premier opportuniste venu fasse en sorte que je lui tourne le dos ! Les ballets nationaux m'avaient tout appris, mais j'étais un piètre élève dans la manière indécente de se compromettre avec le premier venu, sous prétexte qu'il a un embryon de pouvoir. Quand on sait que le pouvoir en Guinée est toujours très éphémère, on reste calme...

"Il va falloir qu'on s'entende" me dit-il.

Je fais mine de ne pas comprendre.

"Eh bien oui, le nouveau chef, c'est moi, ce n'est plus Télivel"

Mon silence lui signifie : "et alors" ?

Voyant l'absence de réaction de ma part, il embraie par :

"De toutes façons, je ne te demande rien (tu parles), je suis trop cher pour toi..." Qu'est-ce que ça veut dire : "Trop cher pour toi" ? Qu'en dessous d'un certain prix, cela ne l'intéresse pas de racketter les gens ?

"Ah, ça tombe bien, car je n'ai jamais rien à Télivel donc comme ça, on va continuer comme avant!" lui répliquais-je.

Il me regarde avec un air mi-surpris, mi-méchant. Surpris que je ne joue pas le jeu alors qu'il a le pouvoir. Surpris que je ne le craigne pas. Méchant de croire que je m'oppose à lui et que je veux en découdre. Crétin tout court de voir son pouvoir nié de la sorte !

Alors il prend un ton plus dur.

“Bon, les temps ont changé, nous allons revoir ton contrat avec les Percussions de Guinée.”

“Pas de problème, il faut d'abord que la direction nationale de la culture (la DNC), c'est-à-dire Monsieur Diallo (Télivel) le dénonce ou alors qu'un décret officiel signifie que ce n'est plus la DNC qui est habilitée à négocier avec moi mais la nouvelle direction nationale des arts dont vous êtes le directeur”.

“C'est ça, pas de problème” dit-il avec l'air dubitatif de celui qui se demande si c'est joué d'avance et qui évalue dans sa tête si ses relations sont assez puissantes. Cela veut dire en clair qu'il faut dessaisir Télivel du projet mais il a encore beaucoup de soutien auprès de membres influents du gouvernement qui connaissent sa valeur. Pas bon... (j'attends toujours cette lettre qui dénonce le contrat de ma société Wongaï Productions avec la DNC, elle n'est jamais venue...)

À la suite de ça, je les ignore. Je mets toutes mes billes sur mon petit groupe privé Wofa. Percussions de Guinée ne veut plus de moi, pas de problème, la nouvelle DNA ne veut pas s'entendre avec moi, pas de problème, je vais mettre ma compétence au service d'un autre projet et on verra. Après tout, ils peuvent très bien se débrouiller tout seuls. Le groupe est en parfait état de marche. Ils n'ont qu'à remplacer Noumoudy. Ce n'est pas “Percussions de François mais bien Percussions de Guinée” comme ils me l'ont dit, donc s'ils sont si malins qu'ils le prouvent.

J'effectue plusieurs voyages en Guinée sans les rencontrer. J'apprends que la tension monte. Ils commencent à délirer et ne supportent pas que je n'entre pas dans leur jeu. Plus je les ignore et plus ils me courent après.

Voyant qu'ils ne peuvent pas m'atteindre (à un certain niveau ma relation avec Télivel me protège, ils doivent quand même faire attention), ils attaquent Fatouabou dont tout le monde connaît la relation amicale que nous entretenons depuis longtemps. Ils le somment de prendre position contre moi. Il refuse.

“Tout ce que vous racontez sur François est entièrement faux et vous le savez très bien. Vous êtes des lâches et des menteurs.” leur dit-il impérial.

Abou refuse de rejoindre le groupe et retourne au ballet Djoliba. Ils le menacent. Ils font le tour des familles, montent tout le monde contre lui, il ne bronche pas et ne bouge pas de position. Il les méprise, il les affronte avec une force de caractère peu commune. Ne pouvant pas nous atteindre Télivel et moi, ils essaient de faire pression sur nos amis. A court d'argument, ils lui enlèvent son salaire d'artiste national, précédent historique. Personne n'avait encore osé aller aussi loin avec un artiste, un père de famille nombreuse (très nombreuse...), d'autant plus quand il a passé sa vie au service des ensembles nationaux. Nos chers amis des Percussions de Guinée l'ont fait avec la complicité du brillant Siba Fasou.

En Guinée, le lamentable n'a pas de limite et nous touchions le fond de la bêtise humaine. Abou, ne s'en formalise pas et plutôt que de les affronter, ce qu'il aurait pu faire aisément, il les ignore lui aussi.

“Bientôt, vous pleurerez pour que François retravaille avec vous mais il sera trop tard leur dit-il sentencieux.

Puis, vint une longue période où je n'allais plus en Guinée. Wofa effectuait quelques tournées sporadiques en Europe et le groupe était suffisamment autonome pour s'autogérer. Privés, ils n'avaient pas la lourdeur administrative des ensembles nationaux. Bien sûr, Koungbanan Condé essayait bien de leur poser des problèmes par le biais de la DNA, allant jusqu'à tenter de les bloquer à l'aéroport lors d'une tournée mais le groupe était solide et adoptait un profil bas afin d'éviter la surenchère d'agression. Koungbanan repris le tour des familles de Wofa cette fois-ci pour les dissuader de travailler avec le

petit blanc. Paradoxalement, ces artistes issus des quartiers populaires de Conakry s'avèrent psychologiquement beaucoup moins fragiles que les vieux crocodiles pervers au complot incessant des ballets nationaux.

En 98, je revins en Guinée toujours sans aller saluer la DNA qui apprit par l'un de ses sbires ma présence. Siba me fit passer un mot dans lequel il me signifiait son désir de me voir. Tiens je n'étais pas convoqué, mais "ma présence était souhaitée". J'appréhendais quelque peu cette rencontre et je craignais de perdre mon sang froid. Je m'en confiais à Télivel qui sourit.

"Ne te formalise pas" me dit-il, "ce n'est rien à côté de ce que tu as déjà vécu en Guinée. Il ne peut rien contre toi, l'histoire parle pour nous. S'il pouvait quelque chose, ça fait longtemps qu'il l'aurait fait. Joue avec lui. Dès qu'il te pose une question, tu ne réponds pas, tu te contentes de lui raconter l'histoire ; cette histoire des artistes guinéens qu'il ne connaît pas car il n'était pas là. Il était ou à Abidjan ou à Dakar. Perturbe-le, qu'il ne comprenne plus rien, qu'il se rende compte par lui-même qu'il a tout faux et qu'il n'a rien compris au film, amuse-toi..." dit-il avec un grand éclat de rire. "Prends-le comme un jeu. Siba fera un an ou deux et un autre le remplacera (il ne savait pas que cet autre, ce serait tout simplement lui, Télivel, l'incontournable Monsieur Culture de la Guinée au bout de deux ans ou la culture et les arts seraient enfin rattachés...)".

L'heure du fameux rendez-vous arriva.

"Bonjour, François, comment vas-tu ? Mais qu'est-ce qu'il y a ? J'apprends que tu es en Guinée et que tu ne viens pas me saluer, quelle convivialité ?"

"Oh, tu sais, je suis un artiste, je travaille beaucoup et ma place est à la salle de répétition, pas dans les couloirs du ministère !"

"Oui, bien sûr, mais tu peux quand même venir me saluer. Alors quel problème as-tu avec les Percussions de Guinée ?"

"Mais je n'en ai aucun. Les artistes ne veulent plus travailler avec moi et je n'ai toujours pas reçu de nouvelle proposition de contrat ?"

"Alors là, il s'agit d'un simple malentendu que nous allons arranger. Les artistes ne demandent qu'à travailler avec toi, tout le monde sait que c'est toi qui a créé les Percussions de Guinée, tu ne peux pas arrêter comme ça" dit-il avec une démagogie pitoyable.

"Eh bien, pas de problème, faites-moi une proposition de contrat et je l'étudierai". Je l'attends toujours car Siba a toujours cru, qu'il pourrait se substituer à moi et devenir le patron du groupe. Il l'était officiellement, mais les choses ne sont pas si simples. On ne fait pas table rase de huit années de travail comme ça, d'un revers de manche ou alors on a les compétences objectives, le charisme et les réseaux pour le faire.

Il a toujours été persuadé que j'ai fait obstruction à la diffusion du groupe, que j'ai "bloqué" les Percussions de Guinée après 95. Mais je n'ai jamais eu besoin de le faire et pourquoi aurais-je perdu mon temps et mon énergie à ce petit jeu, comment le père peut-il assassiner le fils ? (tiens, ça sonne comme un proverbe africain ça). Quand les tourneurs ou les producteurs du métier donc raisonnables et expérimentés, ont su que je ne travaillais plus avec le groupe, je n'ai absolument pas eu besoin de faire de commentaires. Si tout d'un coup le groupe s'était passé de mes services alors que la profession nous avait vu ensemble pendant sept années de tournées, il était quand même normal qu'elle se pose quelques questions. Aucun d'entre eux n'a voulu prendre le risque d'engager des gens devenus peu sûrs. Notre métier est intraitable et tout se sait. Le seul commentaire que j'ai eu à faire était :

"Je ne travaille plus avec les Percussions de Guinée..." et personne n'a pris le risque de continuer avec eux. Le seul qui est tombé dans le panneau est le fameux Mamoudou Condé, un idéaliste guinéo-américain qui ne s'est pas vraiment remis du paradoxe marxo-capitaliste et qui avec un discours de libérateur des années 70 a fait exactement l'erreur qu'il ne fallait pas faire, à savoir, transformer les Percussions de Guinée en un ballet insignifiant de plus. Il avait simplement à reprendre le spectacle tel qu'il était en 95

avec sept batteurs, avec les mêmes mises en scène et scénographies, les miennes, et le groupe redécollait au niveau international. Il n'avait simplement qu'à perpétuer l'histoire. Au lieu de ça, il a mis autour du groupe des cadres des ballets nationaux, qui se sont empressés de faire un spectacle banal, avec tous les poncifs du genre et l'Ensemble National des Percussions de Guinée et devenu un groupe de quartier... Il eut même l'élégance d'oublier de nous nommer, Noumoudy, Fatouabou et moi, dans sa présentation du groupe sans que ni Koungbanan, ni Lamine, n'y trouve à redire. Comme si d'occulter la période de 87 à 95 allait apporter quelque chose à leur notoriété ? On ne refait pas l'histoire et n'importe quel Guinéen un peu malin le sait. Pas eux...

Mais revenons à cet entretien avec Siba car la fin est cocasse. À chaque fois qu'il me posait une question, j'adoptais la stratégie de Télivel : répondre ailleurs et lui raconter l'histoire de cette culture guinéenne à laquelle il n'avait pas eu accès pendant dix ans. Siba, était perdu. Plus il me posait des questions et plus je lui faisais comprendre qu'il n'avait rien compris, plus il essayait de me coincer et plus il comprenait que j'avais de sacrés appuis et qu'il faudrait qu'il frappe ou très fort, au niveau de la présidence, ou très bas, pour m'atteindre.

Perturbé, il me propose un café car il avait dans son bureau un de ces appareils à pression qui font un très bon café italien.

"Avec plaisir" lui répondis-je. Et la comédie continua. Siba était de plus en plus déstabilisé. Il en oublia d'appuyer sur le petit bouton qui fait couler l'eau et celle-ci resta en pression. Imaginez ce qui arriva quand il se leva une nouvelle fois pour prendre le café. La machine lui explosa à la figure et par miracle, il ne prit pas le jet de vapeur sur le visage. Il se recula et me regarda avec un air atterré. Sa secrétaire accourut : "Directeur, directeur, qu'est-ce qu'il y a ?".

"Rien, rien..." lui répondit-il abasourdi. Assis sur le célèbre canapé de son bureau, je le regardais d'un air désabusé l'air de dire : "Eh oui !". Que put-il alors passer dans la tête d'un forestier, convaincu de féticherie, à ce moment délicat où le petit blanc lui avait lancé un sérieux avertissement caféïné ?

Si tu me cherches trop Tonton Siba, fais attention de ne pas me trouver sur un terrain auquel tu ne t'attends pas. Nous avons aussi nos secrets nous les petits blancs, go ! (à dire avec l'accent africain).

Toujours est-il que cette scène mit fin à l'entretien et je crois bien n'avoir jamais revu le semillant Siba Fasou. Quelques mois plus tard, la Direction des Arts était rattachée à la DNC et Télivel retrouvait son bureau et ses prérogatives. Ainsi vont les choses en Guinée... Grand est le pouvoir de la magie !

### **Douzième épisode : le retour**

Les années passèrent et alors que nous étions au fond du trou avec Wofa et plus un seul contrat, nous rencontrâmes au MASA d'Abidjan Bernard Schmidt qui travaillait alors comme diffuseur pour Pentacle, une agence de diffusion de New York. Il tenta de monter une première tournée aux USA qui périclita au dernier moment faute de dates mais il réussit à monter la deuxième et devant l'enthousiasme des programmeurs, s'émancipa de Pentacle et créa sa propre société de production.

Wofa, re-baptisé WOFA ! avec un point d'exclamation s'il vous plaît, décolla et les Percussions de Guinée étaient toujours plantées à Conakry. Mamadou Condé leur nouveau mentor mettait beaucoup de temps à organiser une tournée. Après quelques contacts avec lui, il me parut bien léger. La suite me confirma mes doutes.

Et vint la première Biennale Internationale de Percussions de Conakry en Mai 99. Il fallait bien que les Percussions de Guinée y soient programmées. Télivel, toujours directeur de la culture, m'intima l'ordre de les faire remonter sur scène.

"Jamais » lui répondis-je « et de toutes façons, ils ne voudront pas".

"Mon cher ami, vous n'avez pas le choix, ni toi, ni eux. C'est vous qui avez fait la Percussion de Guinée, c'est vous qui la referez. C'est la biennale de la Guinée et le

gouvernement guinéen ne vous demande pas votre avis... Il veut voir son Ensemble National des Percussions de Guinée à son meilleur niveau sur la grande scène de la biennale. Comment vous allez vous y prendre, c'est votre affaire ! Celui qui la ramène sera aussitôt viré. À bon entendeur salut et au boulot !" Télivel a beau être mon ami, il n'en est pas moins mon patron...

"Ok, si c'est comme ça, pas de problème, tu me donnes carte blanche et le premier qui discute descend de la scène".

"Mais bien sûr, mon cher, comme toujours... Les blancs ont carte blanche et les noirs contrôlent » me répondit-il avec un grand sourire entendu dont il a le secret. Et me voilà parti à la maison des jeunes de Kenian, là où répétait le groupe.

L'accueil fut des plus froids. Aucun ne vint me serrer la main mais rien à faire, j'étais mandaté par le gouvernement guinéen pour faire un travail précis et ils le savaient, tant pis pour celui qui ne voudrait pas coopérer ! Je m'assis au premier rang et leur demandais de me faire un extrait de leur spectacle. Ce que je vis fut encore plus catastrophique que ce que j'avais imaginé. Le plus mauvais des ballets nationaux avec tous les poncifs du genre, toutes les caricatures d'eux-mêmes, tout ce que je détestais, tout ce que j'avais tenté d'éviter pendant huit ans était là devant moi. Une espèce de mauvais ballet avec une scénographie dérisoire, dénuée de sens, des danseuses pitoyables qui devaient être les petites copines des artistes. L'encadrement n'avait rien compris, ni l'esprit, ni le concept, ni l'histoire, ni même la forme, rien. Mais comment pourrait-il en être autrement ? Ah, si c'était Frankis (Frankis Magloire Camara, directeur historique du ballet Djolibà, décédé en 2001) qui les avait repris, ça n'aurait pas été la même chose. En plus, Abou (Fatouabou Camara) et moi, nous avons toujours été naturellement proches de lui. Quelques mois avant sa mort, j'étais allé le saluer à Camayenne et nous avons fait des projets pour la prochaine biennale. Encore un qui nous manquera cruellement. Au niveau de la percu, là, il faut dire la vérité, whaou, c'était bien les Percussions de Guinée, le pur produit de la percussion du ballet guinéen, avec un nouveau soliste super, doué d'une présence légère qui devait parfaitement s'accommoder du caractère impitoyable des trois dinosaures Koungbanan, Lamine et Lancei, et plusieurs jeunes très bons. J'attends qu'ils finissent et j'appelle Koungbanan.

"Monsieur Condé, faites descendre tout le monde (ils étaient je ne sais combien sur la scène, plus de quinze!)"

« Descendez » dit-il avec cette espèce de fausse autorité qui n'appartient qu'aux vieux crocodiles des ballets. Regards interrogateurs, fausse nonchalance. Faut-il obéir ou se rebeller ? À vous de choisir les gars, s'il y en a un qui discute, je m'en vais et vous débrouillerez avec le ministère ! Ils descendent.

"Les quatre anciens : Koungbanan, Lancei, Lamine et Aly, montez sur scène, le nouveau soliste et deux jeunes." Sept, la configuration idéale des Percussions de Guinée.

"Allez, recommencez". Ils recommencent.

"Stop !" le ton se fait plus ferme. "Laissez tomber cette espèce d'entrée qui ne veut rien dire, entrez naturellement. Où avez-vous été chercher ça ? » (c'est le nouvel encadrement, bien sûr). Lamine à du mal à encaisser, mais il s'écrase.

"Qu'est-ce que c'est que ces costumes invraisemblables ? Reprenez les anciens, ceux-là, ce n'est pas possible !"

"Mais nous n'en avons pas d'autres."

"Ça, ce n'est pas mon problème. Le gouvernement guinéen m'a demandé de préparer les Percussions de Guinée pour la Biennale, ce que je fais. Je vous dis que vous allez être ridicules avec ces costumes, si vous voulez les garder, c'est votre affaire."

Grand silence...

“Comment va-t-on faire?”

“Ça, c’est votre problème...”

Je peux vous dire que quelques jours après, Koungbanan avait fait refaire des nouveaux costumes beaucoup plus simples, plus sobres qui rappelaient les anciens.

Et c’était parti pour deux heures de travail intensif.

Au bout de deux heures.

“Allez, ça suffit, on continuera demain. J’ai beaucoup de travail avec la Biennale.” Je m’en vais.

Le lendemain, même histoire. En deux fois deux heures de travail, nous avons monté un programme d’une demi-heure très solide, de quoi remettre les Percussions de Guinée à leur niveau et qu’ils impressionnent lors de la Biennale. Quand je vous disais qu’on ne peut pas balayer huit ans de travail d’un revers de main !

Le cas d’Abou... Je lui avais demandé de venir jouer avec les Percussions comme au bon vieux temps.

“François, avec ce que ces gens m’ont fait, je ne peux pas !”

“Oui, Abou, moi non plus, mais c’est Télivel qui nous demande et c’est pour la Guinée, pas pour eux.”

Premier jour, pas de Abou. Deuxième jour, il vient à la fin de la répétition. L’ambiance s’était déjà un peu détendue par rapport au premier jour.

“La meilleure des psychothérapies pour un artiste guinéen des ballets nationaux est de le faire travailler dur. Il aime ça, il a été formé pour ça et pendant ce temps-là, il ne se prend pas la tête et ne fomente pas de coup d’état...” disait Frankis.

Abou blague un peu avec les vieux mais tout en restant sur son quant-à-soi et il ne monte pas sur la scène.

“Abou, est-ce que tu vas jouer avec eux lui dis-je en aparté.

“On verra bien”. Il est malin le lascar. Le soir du grand jour, à l’heure dite, soirée des maîtres du djembé, Jardin du 2 Octobre, Abou se pointe. Il n’a pas mis son costume des Percussions de Guinée mais un autre, superbe, afin d’affirmer sa différence. Il cartonne, fait le malin sur la scène, provoque les vieux qui ne peuvent rien dire, on ne voit que lui. D’aucuns vous diront que ce fut le groupe le plus solide et le plus cohérent de la soirée des maîtres du djembé, relooké pour la circonstance. Sobre, efficace, véritable machine à rythmes. Faut-il les croire ?

Je vous avoue qu’une idée m’a effleuré l’esprit ; que ce petit intermède de la Biennale allait servir à quelque chose dans la tête des Percussions de Guinée. Ils étaient redevenus, l’espace d’un instant, le formidable groupe que j’avais dirigé quelques années auparavant. Il leur suffisait de continuer la même chose, la même logique, le même concept, pour que le monde se les arrache. Cette biennale, c’était “Percussions de Guinée, le retour”. Et bien, que croyez-vous qu’ils firent le lendemain de la Biennale. Ils ont rappelé leurs petites copines, remis tout le monde sur la scène et repris leur programme abracadabrant.

“Un vieux crocodile n’apprend pas, il suit...” disait aussi Frankis, qu’on se le dise...